

70
1978

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

Dieu est toujours en avance

**Dieu est toujours en avance
pour parler des vacances.**

**Il nous conduit vers les pays nouveaux
où le ciel est si bleu que la mer en est belle
et le soleil si mûr que le sable en est chaud.
Il nous conduit aux vacances éternelles.**

**Dieu est toujours en avance
pour parler des vacances.**

**Son plan de vol est de loin le plus sûr
et si nous sommes pris au remous des tempêtes
il n'y a vraiment pas besoin qu'on nous rassure.
Ce n'est pas lui qui va perdre la tête.**

**Dieu est toujours en avance
pour parler des vacances.**

**Déjà il fait servir l'apéritif
et c'est lui, en personne, qui nous sert à sa table.
Il est là quand il faut et toujours attentif.
Rangeons la peur parmi les vieilles fables.**

**Dieu est toujours en avance
pour parler des vacances.**

**Nous passons avec lui des jours heureux.
La villa de mon Dieu nous sert de résidence.
Il y a chaque jour des détails savoureux
et rien ne vaut d'être ainsi en vacances.**

**Dieu est toujours en avance
pour parler des vacances.**

**« Folk-Psaumes »
Jean DEBRUYNE
éditions Droguet Ardant.**

INFORMATIONS ET NOUVELLES

LA PEINE DE MORT

L'Equipe centrale a adressé la lettre ci-dessous à tous les évêques de la Commission sociale :

*Fontenay,
le 31 janvier 1978.
Père,*

Nous avons lu avec intérêt le document élaboré par la Commission sociale de l'Episcopat, à propos de la peine de mort dans notre pays. Nous voulons vous dire combien nous sommes heureux de cette prise de position en faveur de l'abolition de la peine de mort.

Et puisque nous en avons apprécié la simplicité du langage, la manière dont vous rendez compte des évolutions de la pensée de l'Eglise au long des siècles, la réflexion à partir du message évangélique, pourquoi ne pas vous le dire tout simplement ?

Plusieurs prêtres de la Mission de France ont été en contact prolongé avec la jeunesse délinquante ou la population des prisons ; ils ne peuvent que souscrire à ce que vous dites du ca-

ractère criminogène de notre société et des lacunes graves de notre système pénitentiaire.

Nous souhaitons vivement que les orientations pratiques que vous proposez pour que peu à peu s'établisse un consensus pour l'abolition de la peine de mort trouvent le plus large écho chez nos compatriotes.

Soyez assuré, Père, de notre amitié respectueuse et fraternelle, et encore merci.

APPEL DES DELEGUES DIOCESAINS A LA PASTORALE DES MIGRATIONS (Avril 1978)

Notre pays, comme beaucoup de pays industrialisés occidentaux, utilise massivement les travailleurs immigrés pour assurer son développement économique et sa prospérité. La tendance au cloisonnement dans les tâches s'accroît : aux

immigrés de plus en plus les travaux dévalorisés.

Cette situation interdit aux immigrés une réelle promotion collective et conduit à une ségrégation dans les divers aspects de la vie quotidienne (logement, scolarisation des enfants, for-

mation, loisirs, culture, participation à la vie civile...). Elle développe le racisme.

La crise économique a accentué cette ségrégation et donné le prétexte à multiplier les abus de pouvoirs, les intimidations, les refou-

lements ou expulsions arbitraires, créant un grave climat d'insécurité.

Les jeunes étrangers nés en France ou arrivés enfants sont de plus en plus nombreux : 1 200 000 ont moins de 20 ans ; 35 000 ont demandé l'accès à l'emploi en 1977. Ils réclament avec les jeunes Français le droit de participer pleinement à la vie d'un pays qui souvent les rejette.

Délégués diocésains à la Pastorale des Migrants, délégués nationaux de Missions, nous nous sommes réunis les 17 et 18 avril 1978, à Orsay, avec des Evêques de la Commission Episcopale des Migrations. Ensemble nous avons constaté à nouveau cette situation des immigrés.

Convaincus de la nécessité d'être à l'écoute de ce que les travailleurs immigrés disent eux-mêmes, spécialement à travers leurs associations, nous sommes solidaires de l'action des organisations ouvrières, au

sein desquelles les immigrés jouent un rôle de plus en plus important.

Au nom de l'Evangile qui nous invite à reconnaître la dignité de tous et à renverser les barrières entre les hommes, nous lançons un appel aux chrétiens de France. Nous leur demandons :

— d'aller au delà des actions de dépannage et d'entraide,

— de chercher à comprendre les mécanismes qui conditionnent l'immigration,

— d'apporter leur appui aux justes revendications des immigrés.

Et notamment :

— le droit à la sécurité, et en particulier la cessation immédiate des expulsions et refoulements arbitraires,

— le droit d'association : abrogation des décrets-lois d'avril et septembre 1939 et application aux immigrés

de la Loi de 1901 sur les associations,

— le droit à l'enseignement de la langue d'origine dans le cadre de l'Education Nationale,

— le droit de participation à la vie publique : participation aux décisions qui les concernent, là où sont élaborées ces décisions aux plans local, départemental, et national,

— l'application intégrale de la législation actuelle concernant les saisonniers.

Notre intervention voudrait encourager les chrétiens à s'informer sérieusement sur les points indiqués et à prendre leurs responsabilités. Nous souhaitons qu'elle appuie le travail des Mouvements, des paroisses, des groupes de chrétiens. Elle veut aussi contribuer à développer le dialogue fraternel entre les groupes ethniques vivant dans notre pays et à préparer, dans la justice, un meilleur avenir pour tous.

UNE ORDINATION

Serge CARRE du diocèse d'Orléans a été ordonné prêtre par le père RIOBE

le 30 avril, dans sa commune natale à Auty. Voici quelques mots du père

RIOBE, extraits de l'homélie qu'il prononça au cours de la célébration :

« ...Ah ! que tu as raison de dire : « J'ai cherché longtemps pour savoir comment je pourrais être prêtre sans renier pour autant mes origines, comment être utile au peuple de Dieu sans m'isoler du même coup d'un milieu social dont l'Eglise est loin ».

Comme une lumière sur ta route, écris-tu, tu as découvert la Mission de France, jaillie du cœur du Cardinal SUHARD, ancien archevêque de Paris, pour tenter d'abattre le mur qui séparait l'Eglise du monde ouvrier. Tu as eu le bénéfice des Sessions de formation à Fontenay, le soutien

si précieux de l'équipe de Cerisiers dans l'Yonne.

En t'ordonnant prêtre, je prends l'engagement de tout mettre en œuvre pour que tu puisses, dans le diocèse d'Orléans, vivre ton ministère en lien toujours plus étroit avec la Mission de France : ce qui, bien loin de t'évader du diocèse d'Orléans, devrait te permettre de t'enraciner plus avant dans le secteur où tu seras nommé, travaillant en étroite union avec prêtres et laïcs, soucieux comme toi de trouver les méthodes de vie apostolique que réclame notre temps,

pour vivre de Jésus-Christ et en faire vivre les autres.

L'Eglise serait-Elle l'Eglise de Jésus-Christ si Elle était hors du monde ? Aujourd'hui, sans porter le moindre jugement sur un riche passé qui nous permet d'avancer plus avant, il faut des approches plus adaptées qui respectent l'histoire originale des personnes et des groupes... »

Serge sera membre de l'équipe de Briare (Loiret) dans le cadre de l'Association. Il vient de passer 2 ans comme stagiaire dans l'équipe de Cerisiers.

« MOURIR A SA RAISON, A SES JUGEMENTS... »

« Les pauvres qui, selon les Pères de l'Eglise, sont l'Autel du Seigneur, sont exigence de conversion, sont rencontre avec le Seigneur. N'est-ce pas là le sens de l'Evangile de St Mathieu 24/35 et sv. : le pauvre est présence du Seigneur, aimer le pauvre, c'est aimer le Seigneur ».

Ces mots introduisent une longue lettre qui dit le long compagnonnage de l'un d'entre nous avec les

pauvres d'un pays sud-américain. Bientôt vingt ans qu'il s'est efforcé d'y être « tout à tous ». Nous reproduisons ci-dessous quelques extraits de ces pages pleines d'Evangile.

Dans un prochain n° de la L.A.C. nous pourrions partager sa méditation sur l'Eglise des pauvres en Amérique latine.

«... Dès mon arrivée en ce pays, je me suis mis au

travail dans une usine où travaillaient les « vrais pauvres, les criollos, les gens de l'intérieur. Dans la classe ouvrière de ce pays et peut-être ailleurs aussi, il y a des classes sociales. Je pense qu'en France les immigrés forment ce monde des pauvres à l'intérieur de la classe ouvrière. Tout de suite, j'ai dû subir comme mes camarades de travail, l'injustice, le mépris, l'exploitation de ceux qui représentent l'argent ou en

sont esclaves. Nous nous sommes organisés pour défendre nos droits humains et faire respecter le contrat de travail. Notre volonté de libération s'est vu freiné par la résistance patronale qui nous a conduits à une grève de deux mois. Nous étions tous licenciés mais non vaincus. Trouver à nouveau du travail ne fut pas facile. J'étais personnellement repéré et fiché comme P.O., celui qui avait occasionné la grève ; j'étais rejeté de toutes parts, me voyant les portes fermées. Devant cette situation désespérante, je décide de rentrer dans la « clandestinité » et chercher du travail avec un autre nom. Je restais ainsi plusieurs années sans être connu de personne.

Puis arriva la lutte politique pour une vraie et totale libération ... Risques et dangers de tels engagements... ».

« ... Dans ce continent, les pauvres se reconnaissent surtout, comme masses humaines, par leur vie hors de la société. Vivant dans des bidonvilles de 1.000 à 20.000 habitants. C'est leur monde à eux. A l'intérieur de ce monde « hors la loi » se trouve tout le nécessaire pour vivre : commerce, or-

ganisation sociale, culturelle, politique, lieux de distraction etc. Ils vivent en marge du reste de la société bien organisée. Celle-ci considère ces gens-là comme des voleurs, des hors-la-loi, des buveurs, des fainéants, ce sont des « cabezitas negros » ; les bêtes noires.

C'est dans cette réalité humaine, méprisable pour le reste du pays, que j'ai voulu m'insérer, par le travail, l'habitation, les relations, etc. pour être à même de comprendre et d'aimer mes frères en m'identifiant avec eux dans leur pauvreté.

Je passe sous silence tout un dépouillement intellectuel, religieux, moral, que j'ai dû faire pour vraiment être comme l'un d'eux et être reconnu par eux, non comme un étranger mais comme un ami, différent mais communiant au même amour, partageant la même espérance.

Devenir pauvre avec les pauvres, c'est suivre St Paul qui se fait tout à tous pour gagner ses frères au Christ. C'est la loi, le chemin de toute Evangélisation fondée sur le Seigneur. Devenir pauvre non seulement en épousant les con-

ditions de la vie de ses frères, en étant extérieurement un pauvre, mais encore, et là se trouve le difficile, la vraie conversion, en perdant ses biens intellectuels, spirituels, moraux. Mourir à sa raison, à ses jugements, à sa moralité, à ses biens personnels, ce n'est pas œuvre humaine, mais œuvre de Dieu par la foi. Là nous touchons à la vraie pauvreté, à celle que Jésus a vécue sur la Croix, perdant la vie corporelle, abandonnée de tous, de ses amis, injurié et mis à mort comme un vaurien. Là est le mystère de la pauvreté du Christ, source de richesse spirituelle et de Salut pour l'humanité.

Tous, nous connaissons plus ou moins l'Evangile avec ses exigences. Mais cette connaissance reste intellectuelle, abstraite, et n'engage pas une vie... Vivre en pauvre avec les pauvres, vous oblige à pratiquer l'Evangile sans quoi la vie devient impossible. Dans un monde civilisé, humanisé, il y a des voleurs, des menteurs, des gens qui se saoulent, qui se tuent, etc. On s'habitue à tout cela parce que ce sont des individus, perdus dans la collectivité, qui vivent ainsi, hors de la loi humaine. Dans un monde de pau-

vres, tel que je le vis, il en est autrement. Etre sans cesse en contact avec des personnes qui vous volent, qui vous mentent, qui se disputent, qui s'ivrogner, qui abusent de votre volonté, croyez-moi, ce n'est pas humain. L'homme est un être qui se crée par relations à d'autres dans le respect et l'amour mutuel. Le

jour où ses relations se faussent, deviennent inhumaines, se produit la séparation comme dans le mariage. D'où pour maintenir les relations avec les pauvres et les aimer, il faut situer la rencontre au niveau de l'Évangile. A ce niveau-là, les relations s'enrichissent de la vie même de Dieu, présent dans la pauvreté, dans le dépouille-

ment humain de ceux qui se rencontrent ; les pauvres, parce qu'ils en sont privés, et celui qui vit avec eux parce qu'il accepte de perdre l'homme qu'il est pour devenir l'homme Universel selon Dieu, qui est Jésus-Christ. C'est-à-dire exigences de conversion pour celui qui est envoyé chez les pauvres... ».

QUELQUES ECHOS DU « 80^e ANNIVERSAIRE » DU PERE AUGROS

Le dimanche de la Pentecôte, à partir de 17 heures, deux cents personnes (M.d.F., Filles d'Ivry, Anciens de Lisieux, Jeunes en formation ...) se sont retrouvées à Fontenay.

Dans une « lecture spirituelle » du pur style Augros, celui-ci retraçait les grandes lignes des premières années de la Mission. Ensuite, un dialogue fructueux s'instaurait entre les diverses générations. Après le repas, un montage audio-visuel, dont Jean Debruyne avait composé le texte, évoquait « l'esprit de Lisieux », avec quelques pointes d'humour.

La soirée s'achevait par une célébration : Henri Le

Sourd, Norbert Guillot, Jean Vinatier et Pierre Moreau faisaient revivre les figures du Cardinal Suhard, Thérèse de Lisieux, Madeleine Delbrel et retentir le cri du Tiers-Monde. A la fin de cette célébration, André Laforge fit cette prière :

« Père, Dieu de vérité, de justice et d'amour, nous te prions.

Nous avons voulu ensemble, autour de Louis Augros, relire à la Lumière de Ton Esprit, cette partie de l'histoire de ton peuple dans laquelle nous sommes engagés.

Nous te remercions de nous avoir fait signe un jour de te suivre sur le

chemin difficile mais passionnant de la Mission de ton Eglise dans le monde d'aujourd'hui. Merci d'être pour nous, malgré nos écarts, le Dieu Fidèle : ton Fils Jésus-Christ ne nous lâche pas la main.

Tu nous a demandé, pour remplir notre tâche de serviteurs de la Foi parmi les hommes, de vivre la Pauvreté, nous avons dit « oui » et elle nous a pris « à bras le corps », souvent de manière imprévue : le travail parmi les plus déshérités de tes enfants, la fatigue et nos limites, la lutte avec nos compagnons de destin pour rester pleinement debout.

Nous sommes devenus ou

souvent restés, grâce à toi Seigneur, des petits, des « gens de la rue » et nous avons trouvé la pauvreté la plus rude, celle de la Foi, du mur, du tunnel, comme disait Thérèse de Lisieux.

Nous voulions rencontrer les incroyants pour leur dire qui était ton Fils. Nous avons surtout balbutié ... Lequel d'entre nous n'a pas eu un jour le vertige devant la possibilité de ne plus croire ?

Pauvreté aussi, Seigneur, dans ton Eglise qui a tant de mal à comprendre ce que nous vivons d'elle-même, parfois loin du rivage.

Saisis par l'écoute des méditations du Cardinal Suhard sur le peuple de Paris, nous te présentons ce soir tous ces peuples avec qui nous sommes embarqués : les pays du Tiers-Monde, la classe ouvrière, les paysans, les marins, les jeunes, les malades, les hommes de science et tant d'autres. Fais qu'au milieu d'eux, devenus comme eux, nous sachions rendre compte de l'Espérance qui est en nous.

Ton Eglise a besoin de prophètes, accomplis en

elle-même et en nous-même le renouvellement nécessaire pour qu'elle témoigne courageusement ° de ton Amour et de ta Justice pour tous.

Henri Godin, à sa manière, rappelait aux militants jocistes qu'ils étaient « les petits gosses du Bon Dieu », aide-nous Seigneur à vivre à plein nos responsabilités d'hommes, de croyants, de prêtres, en restant pauvres et remplis d'espoir.

Que la Pentecôte d'aujourd'hui soit pour tous un nouvel accueil de l'Esprit pour que partout nous soyons les pierres vivantes de ton Eglise. »

Le lendemain, nous étions cent cinquante dans la Chapelle du Carmel, à Lisieux, pour une Eucharistie. Aux Carmélites, qui nous recevaient et prenaient leur place dans la prière et dans les chants, s'étaient joints beaucoup d'amis de Lisieux et de la région. Le Père Augros célébrait. Il était entouré de cinq Evêques : les Pères Jean Badré, Henri Gufflet, Michel Saudreau, Jean Rémond et Roger Etchégaray, qui prononça l'homélie dont voici le texte :

Chers amis,

Nous faisons aujourd'hui un pèlerinage aux sources. Un pèlerinage aux sources en raison du lieu où nous sommes. Un pèlerinage aux sources en raison de l'anniversaire qui nous rassemble : les quatre-vingts ans de celui qui, il y a trente-sept ans, devenait le Supérieur de la Mission de France et s'appropriait à parcourir la France pour faire connaître « la Mission ».

Père Augros, je vous rassure tout de suite : je ne ferai pas votre panégyrique. Mais, avec vous, en référence à votre fidélité à toute épreuve, nous voulons rendre grâce à Dieu pour tout ce qu'Il a fait depuis 1941 dans la Mission de France et, par elle, dans l'Eglise qui est en France et dans l'Eglise qui est sur toute la Terre.

Nous le ferons en famille. La richesse d'une réunion de famille, c'est de regrouper des gens de différentes générations. C'est bien le cas pour nous aujourd'hui. Vous êtes là, Père Augros, avec quelques-uns des premiers membres de la Mission, entouré des témoins de toutes les étapes suivantes jusqu'à nos frères plus jeu-

nes qui se préparent à être prêtres de la Mission de France. Je pense aussi à beaucoup d'autres qui nous sont unis de loin au milieu des contradictions et des purifications qui sont le lot de tout apôtre.

A une époque où les citadins transplantés que sont devenus un grand nombre de Français cherchent à retrouver leurs racines régionales et familiales, nous faisons dans la joie le retour au berceau familial. Nous ne le faisons pas par sentimentalisme pour retrouver une ambiance chaude mais factice d'anciens combattants qui aiment se passer des photos de l'époque héroïque. Nous le faisons comme des adultes qui savent qu'ils ne se sont pas faits tout seuls et qui reconnaissent ce qu'ils doivent à leurs aînés.

Pour préparer cette journée, je me suis plongé dans les documents de l'époque. Deux choses m'ont particulièrement frappé.

D'abord la place qu'a tenue le Cardinal Suhard dans les origines de la Mission de France.

Evêque de Bayeux et de Lisieux de 1928 à 1930, il avait déjà discerné les

zones les plus déchristianisées du diocèse : « Il y a toute une région aux environs de Caen où se trouvent nos grandes usines. On n'y connaît vraiment pas le Christ ... C'est une vraie mission chez nous. Pour moi, c'est une véritable hantise ... J'ai besoin de missionnaires. »

Archevêque de Reims, il parle, en 1936, d'un projet de séminaire national où des jeunes gens venus de toute la France seraient formés, de manière spéciale, pour l'évangélisation des régions les plus éloignées du Christ et de son Eglise. Déjà, des prêtres sont sollicités pour la mise en œuvre du projet. Et celui qui avait gardé de son ministère en Normandie une grande dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus patronne des Missions émettait, dès cette époque, le souhait que ce séminaire s'ouvre à Lisieux.

Le 7 septembre 1940, le Cardinal Suhard, désormais archevêque de Paris, se rend à Lisieux pour le cinquantième anniversaire de la profession religieuse de sainte Thérèse et il demande à la communauté de prier pour ce projet d'un séminaire de la Mission de

France. En janvier 1941, il fait adopter le principe de cette fondation par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques et, le 24 juillet de la même année, il fait prendre la décision par la même assemblée. Dès le mois suivant, il vient à Bayeux et à Lisieux pour régler l'ouverture du séminaire.

Il continue évidemment de veiller sur la Mission de France naissante et grandissante. Et, avant de disparaître, il veut assurer l'avenir. De 1945 à 1948, il fait préparer un projet de statut de la Mission de France et le présente à Rome en novembre 1948. Ce projet n'est pas agréé. En mars 1949, il soumet un nouveau projet en insistant pour une réponse rapide. Cette réponse arrivera au Cardinal le 28 mai 1949... Deux jours plus tard, il mourra... La naissance de la Mission de France est liée à la vie du Cardinal, sa consolidation est liée à sa mort...

Quand on parle de la Mission de France, on ne peut dissocier la figure du Cardinal Suhard de celle de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Le cardinal n'écrivait-il pas dans ses carnets, à la date du 8 septembre

1940 : « Je sens qu'une partie de la mission de la sainte est à réaliser. Quand l'œuvre de la Mission de France aura été commémorée, la petite sainte sera dans sa vraie voie, parce que là, il n'y a plus de terme aux générosités divines. Puissé-je travailler efficacement à cette œuvre et amener sainte Thérèse de l'Enfant Jésus à y travailler ».

Ce que m'a frappé également en lisant les documents des premiers temps, c'est l'impression simultanée de différence et de similitude.

Certains textes, il est vrai, nous paraissent tout autres. Et ce n'est pas étonnant, car près de quarante ans ont passé, car le monde a évolué, car l'Eglise a vécu le Concile, car peut-être aussi les pionniers de l'époque n'exprimaient pas toujours tout ce qu'ils sentaient pour ne pas étonner inutilement. Mais ces différences qui, en définitive, portent surtout sur l'habillement, me frappent beaucoup moins que la similitude et la continuité de l'intuition essentielle des débuts. Il nous est facile d'évoquer ce souffle missionnaire originel en cette fête de Pentecôte qui est, depuis la fon-

date, la fête de la Mission de France.

La période évangélique que vous avez choisie pour cette célébration nous montre les Apôtres derrière des portes verrouillées par crainte des juifs. Dans l'Eglise des années 1940, beaucoup de prêtres et de fidèles, gardant les réflexes d'hommes persécutés par l'anticléricalisme de la fin du XIX^e siècle, vivaient trop souvent dans une Eglise qu'ils voulaient close, verrouillée. Entre les deux guerres mondiales, des théologiens, des pasteurs, des laïcs avaient certes commencé à sortir de cette forteresse, à baisser des ponts-levis... mais il fallait aller beaucoup plus loin.

Dans l'histoire religieuse de la France du XX^e siècle, la Mission de France apparaîtra comme un effort original et immense pour situer l'Eglise dans un monde culturel nouveau. Quand on relit les documents relatifs à la Mission de France en remontant le fil des années, c'est cela qui apparaît comme l'élément de continuité.

Voici, par exemple, un texte de 1952 :

« Si la Mission a été créée, c'est parce qu'un

beau jour, dans l'Eglise, on a pris conscience du fait de la déchristianisation. Et ce fait ne consiste pas simplement en une raréfaction de la pratique religieuse et un effondrement de la vie morale. Il consiste essentiellement dans le fait d'un mouvement de civilisation qui enfante une nouvelle manière d'être homme et cet homme nouveau naît païen, tantôt positivement, tantôt négativement. Tout cela se fait de manière très diverse, rarement d'une manière achevée. L'« homme nouveau » est une denrée rare. Mais tout un ensemble de facteurs jouent, d'ordre économique, politique, culturel, qui petit à petit transforment les mentalités, les déchristianisent et les paganisent. Et cela, non dans un petit secteur partiel ; mais au plan national et mondial ».

Père Augros, vous avez certainement reconnu les lignes que vous écriviez alors dans la Lettre aux Communautés.

Que la Mission de France continue à clamer cette exigence d'un effort missionnaire appelé par cette mutation de civilisation.

Que l'Eglise de France ne considère pas la Mission de France comme un corps de

spécialistes de l'action missionnaire, ce qui donnerait bonne conscience pour continuer à réaliser une pastorale qui ne serait pas vraiment missionnaire.

La Mission de France ne trouve son sens, elle n'atteint le but que lui fixait le Cardinal Suhard que si elle est vraiment, pour toute l'Eglise de France, l'aiguillon qui la relance vigoureusement en avant chaque fois qu'elle serait tentée de s'endormir ou de ralentir, chaque fois qu'elle serait tentée de se replier sur elle-même.

En terminant, cher Père Augros, vous me permettez d'évoquer un souvenir personnel. Séminariste de vingt ans à Bayonne, je vous avais écrit fin 1942. Et vous m'aviez répondu au début de 1943 (j'ai votre lettre dans ma poche — comme une précieuse relique). Je ne sais plus comment, dans mon jeune élan vers une vie missionnaire, je vous avais repéré. Et votre réponse fut celle d'un fondateur plein de sagesse et de flair. Quelques années après, c'est mon frère qui frappera à la porte de l'Ermitage et que vous accueillerez. Pour moi, me voici à la Mission de France, trente cinq ans plus tard, par un

détour inattendu et pour un service qui, par la volonté de l'Esprit-Saint, m'identifie à son destin. Dans votre lettre, vous m'écriviez : « Notre mentalité, si vous voulez mieux la voir, lisez dans les Annales de Sainte Thérèse l'article : « Premiers pas de la Mission de France » (janvier 1943). Vous y trouverez notre esprit tel qu'il peut se définir à l'heure actuelle ».

Je viens de relire cet article écrit à l'occasion de l'ordination du premier prêtre de la Mission, dans cette même chapelle du Carmel. Comme pour les notes de l'Eglise, ce sont quatre notes que vous attribuez à la fondation : Elle sera missionnaire, communautaire, évangélique, séculière, c'est-à-dire séparée ni du clergé diocésain, ni de la société et des laïcs à qui les « prêtres de Lisieux » (comme vous disiez) doivent porter le Christ.

Les successeurs du Cardinal Suhard : le cardinal Liénart (dont Jean Vinatier vient de dresser la haute silhouette missionnaire), le cardinal Marty, le P. Gufflet, le P. Bossuyt ont cherché à garder les mêmes traits sur le visage buriné de la Mission de France. Durant cette messe, puis-

sions-nous tous remonter, au-delà d'une fondation thérésienne, jusqu'au Cœur du Christ d'où jaillissent pour tous les hommes les eaux de la vie éternelle.

Dieu attache toujours beaucoup d'importance aux commencements, aux genèses qui ont valeur de référence exemplaire par la fraîcheur, la vigueur et la qualité des intuitions fondatrices. C'est ce qui nous réunit pour regarder en avant avec la même audace, la même espérance de fondateurs d'Eglise en France, pays de mission.

AMEN.

Le Père Augros achevait la messe par cette Action de Grâce :

« En ce jour, notre prière doit être avant tout une prière d'action de grâce collective pour le rôle joué par l'Esprit Saint en notre Eglise au cours de ces années et surtout peut-être au départ de notre aventure.

Nous te rendons grâce, Seigneur, d'abord pour cette initiative que ton Esprit a suscitée dans le cœur du Cardinal Suhard de fonder à Lisieux le Séminaire de la Mission de France, initiative dérivant de cette hantise en lui (autre fruit

de l'Esprit), concernant le mur qui sépare le Christ des masses, hantise qui lui faisait accueillir et cautionner tout ce qui pouvait détruire ce mur.

Nous te rendons grâce aussi pour cette faveur qui nous a été faite de participer à la fondation de ce séminaire, ce qui nous a valu de sentir si vivement l'action de l'Esprit à travers nos vies, emplissant nos cœurs d'espérance, nous provoquant à chanter si souvent, surtout au temps de la Pentecôte, ce que nous attendions et recevions de lui.

Nous te rendons grâce pour la fondation de ce séminaire à Lisieux, tout prêt de ce Carmel où Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a vécu et nous a laissé son message missionnaire à elle qui aurait voulu annoncer l'Evangile dans les cinq parties du Monde et qui savait si bien qu'il ne peut y avoir de fécondité missionnaire que là où il y a petitesse, absolue confiance en Dieu et amour poussé jusqu'au don total.

Nous te rendons grâce aussi de nous avoir trouvé digne de participer à la Croix du Seigneur et d'apprendre ainsi que le salut du monde, s'il requiert l'an-

nonce de la Parole, exige plus encore que l'on marche à la suite du Christ sur la route du Calvaire.

Et nous te rendons grâce de nous avoir gardé dans l'Espérance au cours de ces heures difficiles qui étaient nécessaires pour nous dépouiller de notre confiance en nous-même et nous faire découvrir qu'en fin de compte tout dépend de la puissance de l'Esprit.

Enfin, Seigneur, en ce jour, où nous pouvons te prier en union plus étroite avec celle qui a vécu en ce Carmel, où elle était venue afin de prier et de se sacrifier pour les prêtres, les missionnaires et toute l'Eglise, nous te demandons deux choses. Tout d'abord que ton Esprit développe de plus en plus en chacun de nous le sens de la petitesse et de l'enfance spirituelle sans lesquelles il ne peut y avoir docilité et confiance en l'Esprit-Saint. En second lieu, que ton Esprit suscite plus nombreuses les vocations missionnaires dont l'Eglise a tant besoin pour que soit annoncée la Bonne Nouvelle non seulement en France mais dans le monde entier.

Nous avons sans doute bien d'autres raisons de

rendre grâce et bien d'autres demandes à formuler.

Mais toi, qui jadis étais pour nous la petite Sainte d'à côté, toi qui vois dans nos cœurs, tu sauras bien remercier et intercéder pour nous au-delà de ce que nous pouvons dire.

Alors nous comptons sur toi. Et Merci d'avance ! ».

Laissons au Père Augros le soin de terminer lui-même l'évocation de ces journées. Voici ce qu'il écrivait à l'Equipe Centrale, le 17 mai.

« Chers amis
et chers frères,

Je savais que je revien-
drais ici (à la Maison de Re-
traite de Lay) bien fatigué.
En réalité je l'étais moins
que prévu. Peut-être parce
que je suis revenu ravi par
l'atmosphère de ces jour-
nées. La messe à la Cha-
pelle du Carmel fut certai-
nement l'expression la plus
achevée de l'unité, de la vi-
talité, de l'espérance qui
nous animent depuis le
commencement. Mais ce
n'est pas souvent que cela
peut s'exprimer. En ce lun-
di de la Pentecôte ce fut
merveilleusement exprimé.
L'Esprit était là qui nous
rassemblait mais pour nous

envoyer de tous côtés en nos terres de Mission. Merci de m'avoir permis de voir et de vivre de tels moments.

Si cette messe fut le sommet, la soirée de la Pentecôte fut certainement de grande qualité.

Donc merci pour tout. Je ne pensais pas que le vieux grand-père pourrait encore vivre de tels moments. »

Trois prêtres de la Mission de France viennent de publier :

- Folk-Psaumes. Jean Debruyne
Ed. Droguet et Ardant.
- Le courage de l'espérance. Jean-François Six
Ed. du Seuil.
- Le Cardinal Liénard et la Mission de France. Jean Vinatier
Ed. Le Centurion.

Dans le prochain numéro :

- La rencontre du marxisme dans notre vie et notre foi.
- Approches de Dieu.
- Eglise et « pays ».

Une association entre les diocèses et avec la Mission de France

Dans le numéro 69, quelques pages présentaient des aperçus sur la vie de la Mission de France. Le texte, qui suit, veut rendre compte de l'Association qui a pris naissance en 1968. On entend par ce terme « Association » des équipes de prêtres diocésains qui, dans le cadre de leur « pays » d'origine, avec l'accord des responsables de leur église locale, entreprennent une démarche missionnaire de même type que l'expérience de la Mission de France. Ces équipes qui, au départ, étaient essentiellement sacerdotales tendent à devenir des équipes de responsabilité apostolique comprenant des prêtres, des religieuses et des laïcs.

Beaucoup pensent qu'il faudrait « prendre son temps ». Prenant prétexte des exagérations ou des outrances, ils ne voudraient reconstruire qu'à coup sûr. Mais, par de nouvelles secousses — comme celles de 1968, comme les récentes prises de conscience des pays du Tiers Monde — l'Esprit ne nous donne pas le choix. Il nous faut, à la fois nous mettre à l'œuvre et en même temps, au cœur même de la tâche, faire les discernements nécessaires, au fur et à mesure que nous avançons. Une seule garantie : travailler ensemble, réfléchir ensemble, faire des choix ensemble, c'est-à-dire en église (prêtres, religieuses, laïcs), chaque étape éclairant l'étape suivante.

Du reste on ne part pas de zéro. Si le monde continue à se transformer sous nos yeux — et nous ne sommes pas absents de ces transformations — certains jalons sont posés, certaines initiatives apparaissent fécondes. Les grandes questions qui tourmentent les hommes dépassent le cadre non seulement d'une paroisse, mais aussi celui d'un secteur et d'un diocèse.

C'est précisément pour répondre à ces questions — et en mai 1968 — qu'est née dans l'Eglise de France une initiative originale dont on a peu parlé... Il y avait alors tant d'autres préoccupations !

Des équipes de prêtres s'intéressaient au travail de la Mission de France. Des diocèses se demandaient comment promouvoir et soutenir des équipes engagées dans un ministère missionnaire plus caractérisé, du même genre que celui qui était vécu par les prêtres de la Mission de France. Des contacts furent pris entre cinq diocèses (Amiens, Arras, Orléans, Pontoise et Saint-Dié) et les responsables de la Mission de France. Dix ans ont passé : aujourd'hui ce sont 22 diocèses, 46 équipes et 220 prêtres qui sont concernés par cette Association. C'est l'expérience acquise dans cette collaboration fraternelle que nous proposons à ceux qui se posent des questions semblables.

Ce n'est pas par hasard si, dès le départ, l'Association entre les diocèses décidés à promouvoir des équipes spécifiquement missionnaires s'est faite avec la Mission de France. Les équipes de la Mission de France, implantées dans des régions différentes, étaient situées dans les « carrefours » du monde moderne où l'incroyance est la plus massive, et où les questions posées à la foi sont les plus radicales. Elles avaient déjà une expérience de ce que comportent le partage de la vie des hommes et la première annonce de l'Evangile.

Certaines équipes avaient en charge des églises territoriales, d'autres étaient entièrement consacrées à une présence missionnaire dans des milieux nouveaux, stables ou mouvants : monde ouvrier, recherche scientifique, hôtellerie, tourisme, monde hospitalier, techniciens, grands travaux... Entre toutes ces équipes existait un échange constant et organique de leurs découvertes et de leurs recherches.

A l'issue du Concile, la Mission de France constatant qu'un certain nombre de diocèses manifestaient le désir de s'associer entre eux et avec elle, pour s'engager dans le même sens, avait décidé de donner une réponse positive à ces projets, lors de son Assemblée générale de 1967. L'année suivante l'Assemblée épiscopale donnait son accord à cette association (Lourdes nov. 68).

Depuis dix ans, dans un respect réciproque des vocations et des engagements, une collaboration étroite s'est instituée.

Visages et dynamiques de l'Association

De l'urbanisation des campagnes...

Si l'Association est peu implantée dans les grandes villes, elle n'est pas pour autant étrangère au phénomène urbain. Les secteurs ruraux qui, hier, pouvaient vivre dans une certaine autarcie, sont aujourd'hui pris dans l'attraction de la ville la plus proche qui s'est dotée d'un équipement industriel ou d'activités tertiaires. Ce processus est si important que la recherche de proximité a amené des équipes à prendre en compte toutes ces migrations quotidiennes et à inscrire une présence chez ceux que l'on appelle les « ouvriers ruraux ».

...aux espaces urbanisés.

La ville d'hier, tributaire des sources d'énergie, des concentrations industrielles, des carrefours de communication et des échanges commerciaux, connaît aujourd'hui d'autres critères de développement. On parle de villes nouvelles qui sont à la fois un paysage physique et un horizon mental. La ville devient de plus en plus la projection spatiale d'un humanisme, le creuset d'une civilisation dont les citadins sont les pionniers de la société moderne. Pour inventer une présence d'Eglise dans cette nouvelle manière de vivre, des équipes sont constituées ici ou là, à Toulouse, à Chelles, à Marne-la-Vallée, etc.

De la pastorale d'ensemble...

La plupart des équipes, avant d'entrer dans l'Association, ont porté leurs efforts sur un renouveau pastoral. Ce fût tout l'intérêt du regard sociologique qui dépassait les frontières paroissiales ; ce fût également la prise en compte de la communauté des croyants se rassemblant essentiellement dans l'Eucharistie et s'engageant dans une action missionnaire. Les initiatives post-conciliaires ont fortifié cette recherche par un travail de secteur, de zone...

à une pastorale des ensembles.

L'éveil d'un laïcat d'action catholique (qui avait comme point d'ancrage les lieux de productions qui façonnent l'homme et non plus les activités d'un centre paroissial), la mise en œuvre de secteurs de mission ouvrière etc, ont en quelque sorte provoqué une pastorale des milieux, une pastorale des ensembles humains. Les prêtres, en essayant de rejoindre la vie des hommes, ont d'abord été sensibilisés par certains groupes, loin d'Eglise, tels que les dockers, les ostréiculteurs, les champignonnistes.

De l'insertion dans un monde...

Quand on veut se mettre à l'écoute d'un monde (qu'il soit ouvrier, agricole ou autre) le premier objectif est de se laisser façonner par les caractéristiques du milieu, se laisser imbiber par tous les gestes apparemment sans importance mais chargés de symbolisme, se laisser pénétrer par toute la densité d'expérience humaine que constitue une mentalité. Ainsi, être ostréiculteur, ce n'est pas seulement traiter les huîtres, c'est aussi, avant l'embauche, faire le pèlerinage de tous les bistrots, etc. Etre ouvrier, c'est connaître la pénibilité du travail, les cadences de production, l'empreinte de la matière sur les mains ; c'est aussi, le soir, être obligé de se coucher tôt, quitter une réunion qui se prolonge, ne pas pouvoir regarder les émissions de T.V. les plus culturelles tardivement programmées, recevoir toutes les informations avec une grille de lecture, etc.

...à la participation à une classe.

Tout cet ensemble favorise une naturalisation, une indigénisation. C'est le temps de l'apprentissage. Une autre étape vient par la suite et assez rapidement : celle de la participation à un collectif. C'est la rencontre du mouvement ou de la dynamique qui féconde tel ou tel milieu. C'est le passage de l'insertion à la communion de destin. Entre le partage des conditions de la vie ouvrière et la prise de conscience de la classe ouvrière, il y a toute une distance que l'on franchit peu à peu. Les prêtres au travail ne sont pas les seuls à parcourir cet itinéraire ; les aumô-

niers d'Action catholique en contact permanent avec des militants rejoignent, par d'autres chemins, les richesses culturelles, les aspirations à la justice, les mouvements de solidarité, le projet politique, tout cet ensemble qui forme la conscience d'une classe.

De la condition de simple travailleur...

Très soucieuse de tous ceux qui sont loin de l'Évangile, une équipe missionnaire, par de multiples tentatives, cherche à les rejoindre dans le sérieux de l'existence humaine. Parmi toutes les formes du partage de vie, le travail apparaît très vite un lieu privilégié. Les premières conséquences d'une vie professionnelle concernent l'équipe sacerdotale : elle est amenée à changer son mode de vie, se retrouver en soirée ou pendant le week-end. Ceux qui travaillent sont astreints à des horaires qui réduisent singulièrement les possibilités, mais surtout ils connaissent une nouvelle situation humaine qui marque et transforme. Cela arrive par exemple quand il faut se soumettre à des ordres plus ou moins judicieux d'un contremaître, se mettre à l'école de compagnons beaucoup plus jeunes, subir des intempéries dans le trajet ou sur les chantiers : des tas de petites choses qui s'impriment dans la peau.

...à la qualification professionnelle.

Pour beaucoup, une insertion professionnelle est en quelque sorte irréversible : la durée est le signe de la fraternité et du sérieux de la présence. Il faut donc mesurer avec le temps. Mais peut-on exercer jusqu'à la retraite un travail monotone et sans intérêt ? C'est souvent ainsi que se pose la nécessité d'obtenir une qualification professionnelle par la F.P.A. (formation professionnelle des adultes). Cette expérience, souvent considérée comme minime, ne s'effectue pas sans difficulté : vivre en internat avec des tout jeunes pendant 9 mois, se remettre au travail scolaire, s'obliger à bachoter pour réussir le C.A.P., cela représente un effort coûteux.

Des prêtres sans communautés...

Au fur et à mesure que se tissent des relations nouvelles à partir de la profession, au fur et à mesure que l'activité syndicale prend de l'ampleur, les prêtres deviennent de plus en plus comme des étrangers à l'intérieur de la communauté des chrétiens rassemblée pour les célébrations dominicales. Ils n'y retrouvent pas les visages rencontrés dans la semaine. Il leur est très difficile de traduire l'expérience spirituelle de la quotidienneté, les découvertes du travail de l'Esprit au cœur des préoccupations humaines.

...aux communautés sans prêtres.

Dans beaucoup d'endroits, le renouveau ecclésial exige une autre forme de vie sacerdotale. Pour que des laïcs prennent leur responsabilité et découvrent dans toute son amplitude le sacerdoce des baptisés, le prêtre doit quelquefois rentrer dans l'ombre, se faire oublier. Cet effort se met en route dans les diocèses où la pratique dominicale est encore assez forte, et les prêtres de moins en moins disponibles et de moins en moins nombreux doivent assurer d'autres fonctions, entre autres celle d'accompagner des groupes de militants dans leur réflexion de foi. Des équipes aussi ne réclament plus un remplaçant quand l'un ou l'autre doit partir ailleurs. Autre exemple : un prêtre devant suivre l'Année de formation à Fontenay a aidé les divers groupes de chrétiens à prendre en charge l'assemblée du dimanche, un peu à la manière de Saint-Paul, en expédiant chaque semaine des missives où il proposait des éléments de célébration.

Des équipes géographiques homogènes...

En 1968, l'Association a pris naissance sur des secteurs géographiques. Les équipes étaient uniquement des équipes territoriales qui, tout en assurant les charges pastorales traditionnelles, s'engageaient dans un effort missionnaire. Tous les membres de l'équipe se partageaient cette responsabilité paroissiale, étaient attelés au même joug, travaillaient selon leur charisme personnel et selon une répartition des tâches, à des activités ecclésiales essentiellement relatives à des chrétiens.

...à des équipes diversifiées attractives.

Dans la mesure où la préoccupation des incroyants devient un objectif prioritaire, la paroisse et ses prolongements ne demeurent plus la plate-forme commune. Certains prêtres, après une réflexion mûrie de l'équipe, en sont complètement détachés au profit d'une recherche de lieux d'église au cœur de la vie humaine ou d'une réflexion de foi avec des militants insérés dans des réalités qui dépassent de loin le secteur géographique. Un autre aspect de ce même mouvement peut se constater de cette manière : si dans le diocèse, un prêtre, en accord avec son Evêque, poursuit un projet personnel de rencontre de milieux plus particularisés, l'équipe associée devient souvent le seul endroit où il peut trouver des partenaires pour dialoguer. C'est le cas notamment de X. qui fait la pêche des coquilles St-Jacques et Y embauché comme animateur culturel.

Des équipes sacerdotales nommées...

Quand un diocèse s'engage dans l'Association, ses responsables ont d'abord à détecter l'endroit où les enjeux humains exigent une initiative missionnaire. Après ce diagnostic, il faut bien souvent constituer une équipe, car il n'est pas toujours facile de la mettre sur pied à partir des prêtres qui sont sur place. Préparer une équipe et lui donner les moyens d'existence, c'est aussi préparer des hommes : d'où une recherche et une certaine politique de nominations s'imposent au point de départ.

...à des équipes se cooptant.

Tout n'est pas réglé une fois pour toutes après l'institution d'une équipe à qui on a confié une mission. Car, peu à peu, les formes de cette mission se dessinent autrement que selon l'intuition de départ. De plus, des hommes peuvent très bien désirer travailler ensemble et ne pas être aptes à une vie d'équipe dont les exigences se découvrent petit à petit. Certaines audaces nécessaires peuvent être au-dessus des forces de certains. Dans le cheminement d'une équipe, il y a des seuils à franchir. A chacune de ces étapes, l'équipe est secouée. Les itinéraires personnels peuvent apparaître en deçà ou au-delà du projet collectif.

Le devenir d'une équipe ne peut éviter toutes ces prises de conscience et ces découvertes successives. Ainsi, le renouvellement de l'équipe est une opération très délicate qui nécessite en quelque sorte les négociations tripartites entre les responsables diocésains, l'équipe et le candidat éventuel.

Du regard bienveillant...

La chiquenaude initiale d'une équipe missionnaire comporte d'abord un regard de type sociologique. Il faut avoir une connaissance des personnes dans leur singularité, mais aussi dans leur réseau de relations comme dans l'embryon de vie collective à laquelle elles participent de près ou de loin. Il faut porter son regard au delà de l'univers habituel des chrétiens qui, parfois sans le vouloir, dressent devant nos yeux un écran de fumée. Il faut en quelque sorte se familiariser avec une approche scientifique empruntée aux sciences humaines, approche qui, en évitant les à-peu-près, les approximations rapides, attisent une curiosité et un étonnement sur des évidences.

...à la contemplation partagée.

Cette découverte objective, qui n'est pas instinctive dans notre saisie des réalités humaines, n'est pas suffisante. Elle s'accompagne, quand la proximité est effectuée par le partage de vie, d'une contemplation du travail de l'Esprit qui agit en chaque personne et en chaque groupe humain. Cette lecture, alimentée par la foi, va au delà des explications, elle cherche des significations. Cette perception évangélique ne se contente pas de statistique, elle scrute les cœurs et les reins, s'émerveille sur des détails sans importance. Toute cette méditation ne prend sa véritable richesse que si elle est partagée par des sensibilités différentes, et spécialement avec des chrétiennes ou des religieuses qui, par leur féminité et leur spiritualité, sont capables d'entendre des appels inaudibles à des oreilles d'hommes.

De la collaboration avec des laïcs...

Dans des diocèses de chrétienté, il est très rare que les prêtres, surtout ceux en paroisse, soient isolés. Ils ont à leur côté

des groupes de chrétiens qui, d'une manière ou d'une autre, sont prêts à investir leurs énergies pour aider un presbytérium dont l'effectif se réduit. Sans devenir des vicaires sacristains, des laïcs prennent en charge soit la dimension caricative de l'Eglise, soit son expression liturgique, soit ses efforts catéchétiques. Si un compagnonnage prêtre-laïc peut donc s'instaurer, le rapport fidèles-clercs demeure souvent tenace. Par contre, les diverses participations actives des laïcs au sein de communautés peuvent être des ébauches d'engagement plus typiquement missionnaire.

...à une coresponsabilité missionnaire.

En effet, une collaboration fraternelle peut voir le jour entre l'équipe sacerdotale et quelques laïcs. Le danger est souvent de rêver de telles relations avec un grand nombre. Pour qu'il y ait une véritable coresponsabilité, l'expérience révèle quelques critères qui n'ont rien d'exclusif. Si on désire un dialogue fructueux et efficace au niveau de la mission, et non au niveau des activités intra-ecclésiales, il ne peut s'engager :

- qu'avec des personnes qui ont réalisé le lien foi et vie, dans la dimension collective de l'expérience humaine,
- qu'avec des personnes qui, sans avoir fait de hautes études en ecclésiologie, ont perçu que la paroisse n'est pas la seule forme de vie ecclésiale ;
- qu'avec des personnes dont la foi dans leur vie familiale, professionnelle et sociale s'est heurtée à un type d'incroyance.

De la Foi-engagement...

C'est souvent à partir de la découverte des exigences de la foi et de la réflexion-évangélique que des chrétiens sont devenus militants, qu'ils ont saisi le monde comme le champ d'expérimentation du message de Jésus-Christ, qu'ils ont mesuré la densité de l'expérience humaine dans le dessein de Dieu. Par tout le travail pédagogique de l'A.C., l'Eglise a renoué ses épousailles avec le monde. Et cela nous le devons à une foule de chrétiens qui ont réintroduit la dimension collective et communautaire du salut en Jésus-Christ. Abandonnant l'esprit de conquistador des premiers temps, leur foi engagée a pris le visage d'un témoignage

respectueux qui évitait à tout prix de se singulariser au cœur des combats et des luttes. Le fossé, pour ne pas dire la concurrence, entre des hommes aux horizons idéologiques différents, a en grande partie disparu au profit d'un dialogue constructif.

...à la Foi-questionnement.

Ce fut à la suite des expériences dans les camps et dans la résistance que les barrières philosophiques ou politiques ont été renversées. Mais le temps de la coexistence pacifique est aujourd'hui terminé. L'autre, dans son altérité, devient une question à ma propre conscience. Dans les échanges profonds « chrétiens-marxistes » par exemple, ce qui compte, ce n'est pas de rassembler le plus de monde possible pour la marche vers le socialisme, ce sont les interrogations réciproques de ceux qui croient en Dieu et de ceux qui n'y croient pas. Dans un premier temps, la foi est sérieusement questionnée. Ses expressions culturelles s'érodent, s'épurent. Mais après un laminage, la foi peut aussi questionner M. Marx en lui demandant : « Avez-vous bien tout dit de l'homme ». Le partage demeure la seule condition pour que de telles questions soient exprimées et entendues.

De la foi nue...

L'expression de la foi interpellée, provoquée par des analyses socio-politiques (notamment celles des marxismes) subit un passage au désert, une période d'émondage culturel. Dans ces remises en cause radicales, la foi ne peut se contenter d'un mutisme ou de l'aphasie. Elle doit reforge une expression audible et crédible pour soi-même et pour des hommes rencontrés dans d'autres univers. La tentative de proposer le message de l'Évangile dans le sérieux de l'engagement, dans la promotion collective, dans le devenir de l'humanité, est nécessaire, et le chantier est loin d'être achevé.

...à la foi habillée.

Mais cette étape est insuffisante pour diverses raisons :

— S'arrêter à cette première approche n'est-ce pas mutiler le message évangélique ?

— A la révolution sociale, la révolution des structures, ne faut-il pas joindre la révolution métaphysique, la révolution du cœur de l'homme pour saisir la totalité de la conversion à Jésus-Christ ?

— Une rationalité de la foi répond-elle à toutes les questions de l'homme et notamment à sa dimension cachée, « l'imaginaire » ?

Autrement dit, le recours à la poésie, à la fête, au lyrisme, aux symboles n'est pas un luxe de riche, mais une démarche indispensable pour donner à la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ toute son amplitude, toute sa densité, tout son réalisme.

et maintenant

L'Association a dix années d'existence. Au long de ce parcours, elle a vécu un compagnonnage habituel avec la Mission de France. Pourtant son histoire ne se confond pas avec celle de la M.D.F. Elle garde sa propre originalité.

Les équipes associées enregistrent une progression lente et continue (46 équipes, 22 diocèses, 220 prêtres). Elles sont en majorité territoriales. D'autres types d'équipes se font jour. Elles sont surtout implantées dans l'Ouest, Poitou-Charentes, Limousin, Midi-Pyrénées. Ailleurs, elles sont moins nombreuses, plus insularisées.

La grande majorité des associés sont des prêtres diocésains ; il y a aussi des religieux, des laïcs, des équipes de religieuses. Quelques jeunes qui portent un projet de ministère proche de celui de la Mission de France et de l'Association se rencontrent pour confronter leurs recherches.

On peut identifier des repères communs aux équipes associées : une réelle prise en compte de l'incroyance ; la réalisation d'un nouveau type de ministère caractérisé par le partage de la vie, du travail et des combats des hommes ; l'importance accordée à une véritable confrontation sérieusement organisée. Les membres de l'Association participent activement à la plupart des ateliers de recherche de la Mission de France.

Dans l'horizon 1979 se profile une quinzaine d'équipes en cheminement. Certaines participent déjà à la recherche collective de la Mission de France et de l'Association. D'autres poursuivent une réflexion sur les enjeux de l'Association.

En novembre 1976, s'est tenue la première Assemblée Générale de l'Association, une étape importante, la prise de conscience d'un collectif majeur. « Un collectif qui prend corps, disait un évêque, est quelque chose de très important pour l'Eglise de France ». Cette Assemblée, regroupait 200 participants, 16 évêques et 20 délégués diocésains, un groupe de religieuses et de laïcs, dans un climat de grande liberté.

Les conclusions de cette rencontre peuvent ainsi se résumer :

— C'est au cœur des réalités et des solidarités humaines que nous sommes appelés à vivre notre foi.

— Diocèses et équipes sont associés pour travailler ensemble — évêques, prêtres, laïcs — sur un même chantier : un meilleur service de l'Évangile dans un monde marqué par l'incroyance.

— L'équipe est moteur pour stimuler notre marche.

— L'association est « un de ces espaces de liberté et de recherche dont l'Eglise a particulièrement besoin aujourd'hui pour renouveler l'expression de sa foi en Jésus-Christ au cœur du monde ».

Pour tous renseignements :

B.R.A. (Bureau Responsable de l'Association)

B.P. 124 — 94120 FONTENAY-SOUS-BOIS

Les 50 ans de la J.O.C.

Au week-end de la Pentecôte 78, plus de 100.000 jeunes travailleurs célèbrent à La Courneuve le 50^e anniversaire de la J.O.C. Cet événement, aussi important pour la classe ouvrière que pour l'Eglise a retenu l'attention du Comité de rédaction de la L.A.C.

— Denis Crozatier, ouvrier en tôlerie qui se prépare au Ministère, a été notre reporter. Il nous donne des échos de ce rassemblement exceptionnel.

— Félix LELUBRE, ancien jociste devenu prêtre, maintenant à la retraite, nous raconte son itinéraire. Il met en relief le sillon tracé par la J.O.C. à travers cette histoire d'un demi-siècle.

— André Laforge, vicaire général de la Mission de France (1963-1969) montre le lien entre J.O.C. et Mission. La J.O.C., née au moment de la grande crise économique, fut en quelque sorte un signe avant-coureur des initiatives missionnaires de l'après-guerre.

— La J.O.C., par sa vitalité et ses audaces de jeunesse, son expérience exemplaire a ouvert des voies nouvelles, toujours à explorer, au bénéfice de la Mission de l'Eglise. Les souvenirs évoqués par le Père Begot, ancien évêque auxiliaire de Reims, restitue une des plus belles entreprises évangéliques de ce siècle.

Le rassemblement de La Courneuve

Denis Crozatier

*« Une fourmi de dix huit mètres
Avec un chapeau sur la tête
Ça n'existe pas ».*

R. Desnos.

*Un endroit de vingt hectares
Avec une tribune pour les apprentis.
Une tribune où ils peuvent parler, se rassembler au lieu
d'être isolés face à leur patron, où ils peuvent apprendre à
connaître leurs droits et s'unir pour les faire respecter, où
ils peuvent dire leurs conditions de travail, dénoncer les
classes de préapprentissage à 14 ans, et où, aussi, ils peuvent
se faire entendre.
Est-ce que ça existe ?*

*Un endroit de vingt hectares
Où les immigrés peuvent parler.
Où ils peuvent dire leur vie, les cartes de séjours, de travail,
les contrôles policiers, le non-respect de la culture, la loi
Stoléru, l'habitat, etc ..., sans que tout le monde rigole de
leur accent ou de leur mauvais français.
Est-ce que ça existe ?*

*Un endroit de vingt hectares
Où les employées de maison peuvent se rencontrer et vaincre
leur isolement.
Est-ce que ça existe ?*

*Un endroit où 100.000 jeunes
proclament leur espérance en des lendemains de fête, en
des matins qui chantent, un mois après des élections dont le
résultat n'a pas été encourageant.
Est-ce que ça existe ?*

*Un endroit où 100.000 jeunes
célèbrent Jésus-Christ qui les fait vivre
et clament à la face de tous qu'ils adhèrent à son esprit
d'amour en prenant le chemin de la lutte, de la libération
et de la vie.
Est-ce que ça existe ?*

*Un endroit de vingt hectares
qui soit tous ces endroits à la fois
et bien d'autres encore.
Est-ce que ça existe ?*

*Oui ça existe de temps en temps, en particulier ça a existé
en ce dimanche de Pentecôte 78. C'était le cinquantième
anniversaire de la J.O.C./F.
C'était la Fête.
C'était la fête de la jeunesse ouvrière.
C'était la fête de tout ce qu'elle essaye de construire depuis
cinquante ans.
C'était la fête de l'action.
C'était la fête de l'espérance.*

*De l'espérance des hommes et des femmes qui exprimeront
un jour : « j'aime mon travail, j'ai de quoi vivre, je sers à
quelque chose, j'aime la vie ... ».*

*De l'espérance des hommes et des femmes qui aspirent
« à vivre et à créer,
à être libres et responsables,
à connaître et à apprendre,
à être solidaires,
à lutter et à aimer,
à fêter la vie,
à fêter " un avenir possible " pour tous ».*

De l'espérance qui a été proclamée sous la forme de la CHARTÉ de la jeunesse ouvrière où chacun a pu dire sa vie, ses conditions de travail ou d'études, ses aspirations, ses revendications, ses actions et la société qu'il bâtit.

De l'espérance « qui prend une autre dimension quand elle rencontre l'amour de Dieu ... de ce Dieu qui chemine dans l'histoire de la libération des hommes » (1).

**

Et je pense que cette fête a bien tenu ses promesses (malgré le temps épouvantable, si épouvantable que pour un peu on croirait que Dieu est à F. O... ou à la C.F.T.C.) (2).

En effet la J.O.C. c'est bien tout ça.

C'est d'abord un mouvement de formation, une organisation de la classe ouvrière, un mouvement où des multitudes d'adhérents depuis 50 ans ont pris leur dimension d'hommes et de femmes, leur dimension de militants ouvriers. C'est un mouvement qui comme E. Maire le disait au soir du 14 mai n'a pas d'équivalent — même dans les grandes centrales ouvrières — pour former les jeunes, en particulier ceux qui sont isolés dans les petites boîtes, ou les apprentis.

C'est aussi un mouvement d'Eglise.

En effet, dès le début en 1928 et encore aujourd'hui, la référence à Jésus-Christ est explicite. C'est encore dans la « charte » que nous pouvons lire :

« Dans notre chaîne de solidarité, de justice, un amour nous unit. Il y a 2.000 ans Jésus-Christ, homme, a refusé la misère de son peuple et il a appelé les hommes à combattre avec lui pour la justice, la vérité. Avec lui nous découvrons ce Dieu d'amour qui donne vie au-delà des échecs, de la mort.

Il est Vivant, il nous appelle, nous adhérons à son esprit d'amour ».

Ce mélange constant d'action et de réflexion, cette démarche

(1) Toutes les citations sont tirées de la « charte de la jeunesse ouvrière ».

(2) Organisations qui n'étaient pas invitées au cinquantième.

à la fois syndicale et de foi, cette foi qui s'exprime de façon concrète, terre à terre, ne doivent pas étonner ou irriter.

C'est bien là l'originalité de la J.O.C., c'est bien là ce qui me plaît en elle — et n'importe qui, quel que soit son travail et son action — doit bien reconnaître que c'est bien le travail, les camarades, les conditions de travail, les salaires, les temps de repos ou de vacances qui le marque jusque dans son corps, jusque dans sa foi. La J.O.C. prend le problème en face, sans faux fuyants, sans dérivatifs, sans endroits de compensation et c'est bien ce qui fait sa force auprès des jeunes travailleurs. Ce qui compte dans la vie, ce n'est pas le baratin, c'est ce qu'on fait. A-t-on souvent vu un travailleur ce syndiquer après avoir lu les statuts des syndicats existants ? Non. Un travailleur choisit tel ou tel syndicat parce qu'il défend le mieux ses intérêts et ses idées. De même un travailleur « n'adhérera » à Jésus-Christ que lorsqu'il aura expérimenté dans cette libération que produit l'action « ce Dieu qui nous fait vivre ».

En effet c'est la conviction intime de tous les jocistes que, dans l'action, nous découvrons Jésus-Christ.

Car c'est l'action qui libère et c'est dans l'action que les jeunes travailleurs peuvent prendre conscience les uns par les autres de leurs véritables besoins et aspirations.

C'est dans l'action qu'ils découvrent qu'il est possible que ça change.

L'expérience de l'action est un chemin de rencontre avec Jésus-Christ, car, provoqués les uns par les autres et soutenus par le mouvement, les jeunes jocistes pourront vivre toutes les dimensions de l'action. Ils se rendront compte que « lutter c'est aimer » comme le disait une large banderole à La Courneuve. Et l'amour prendra pour eux une autre dimension.

C'est alors que la J.O.C. dévoile ce qu'elle a de spécifique dans le mouvement ouvrier.

« C'est dans la vie en mouvement, à travers les moyens et les différentes rencontres que la J.O.C. les invitera, à partir de leur action ouvrière,

— à se poser la question du sens de leur vie, du sens de leur bagarre,

- à partager les signes de libération qu'ils perçoivent dans leur lutte, celle du mouvement ouvrier,
- à connaître et à reconnaître Jésus-Christ vivant et agissant, aujourd'hui, par son Esprit,
- à célébrer Jésus-Christ mort et ressuscité,
- à partager Jésus-Christ ».

(*Rapport d'orientation*, 4, 41, 33)

J'ai un peu décrit la démarche profonde que chaque Jociste est amené à faire un jour ou l'autre car je crois qu'elle aide à comprendre ce qui s'est passé à La Courneuve.

Il y avait là des gens à des degrés très divers de foi et de militance. Mais chacun avec tous les autres a pu fêter cette force qui transforme le monde et chacun a été invité à y reconnaître l'Esprit d'amour de Jésus-Christ.

Enfin, et à mes yeux ce n'est pas le moindre de ses mérites, la J.O.C. donne la parole à ceux qui ne l'ont pas habituellement. Je devrais plutôt dire la J.O.C. est le moyen que se sont donné ceux qui sont le plus durement exploités par le système pour pouvoir s'exprimer et pour pouvoir exprimer leur foi dans une Eglise où habituellement ceux qui parlent sont les mêmes que ceux qui peuvent donner leur avis dans la société.

Les apprentis, les chômeurs, les gars et les filles en C.E.T., les immigrés, les soldats, et les travailleurs les plus jeunes ont ainsi un lieu d'Eglise où s'exprimer.

Et en ce jour de Pentecôte ne pouvait-on faire la même prière que Jésus quand « à cette heure même il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint et dit « je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tous petits, oui Père car tel a été ton bon plaisir ».

La J.O.C. hier et aujourd'hui

Félix Lelubre (un ancien de la J.O.C.)

Quand on parle des Anciens, j'évoque tout de suite le groupe des Anciens Combattants devant le monument aux morts, avec leurs médailles, leurs insignes, leurs drapeaux. En attendant le discours, on évoque les souvenirs du passé ; ensuite, on se retrouvera au repas, ce sera la fête en cet anniversaire... Ce sont tous des gens qui ont fait leur temps, qui souvent on fait du bon travail, il faut les honorer, mais ils ne sont plus dans le coup...

Non, non, pas ça les anciens de la J.O.C. ! Il ne s'agit pas de revenir sur le passé, de le regretter (on était jeune !) comme si tout allait bien à cette époque. Car depuis, nous avons vécu, nous avons avancé, et sans doute y a-t-il quelque chose de positif à tirer, pour les jeunes, de notre vie d'aujourd'hui en fonction de notre point de départ, puisque aujourd'hui encore la J.O.C. est tendue vers l'avenir.

Un point intéressant à marquer, à mon avis, c'est la continuité de la ligne profonde de la J.O.C., malgré les changements apparents et qui pourtant sont de taille ! « Fiers, purs, joyeux et conquérants ». Le Congrès du 50^e anniversaire est bien sûr très différent de celui du 10^e, heureusement !

Personnellement, j'ai vécu les grèves de 36, engagé à la J.O.C., et, plus tard les grèves de 68, dans des conditions très différentes.

En 36, nous avions des consignes précises de la J.O.C. Dans mon usine du 15^e à Paris où nous étions une centaine, j'étais jeune ouvrier et seul syndiqué à la C.F.T.C., alors que tous les autres avaient adhéré à la C.G.T., et notre idée de fond à nous chrétiens était la collaboration des classes : « Paysans, bourgeois,

ouvriers... ». Nous chantions aussi « Sois fier ouvrier... tu n'es pas damné de la terre... etc. ». Pourtant à la « grève sur le tas » avec tous les autres je participais... Mais il y avait tant de choses qu'on n'avait pas encore compris.

Après la victoire, les accords Matignon, il a été question de faire la grève pour soutenir l'Espagne Républicaine. Une heure le soir, chaque semaine, les camarades arrêtaient le travail ; mais moi, je prenais un bon de sortie pour ne pas faire cette grève ! Je m'en veux, ça c'était une erreur grave ! mais on ne s'en rendait pas compte.

Par la suite, je n'ai pas suivi de près l'évolution de la J.O.C., mais quand je me suis trouvé au boulot en 68, mêlé à tout le mouvement qui emportait le Monde Ouvrier, inutile de dire que mes questions n'étaient pas les mêmes. J'étais syndiqué C.G.T. avec conviction et je me suis trouvé à la tête de la grève dans mon usine de 250 ouvriers (dans l'Eure). Il n'était plus question de « collaboration des classes », et pourtant je pense avoir été dans la même optique qu'en 36, avec le souci plus conscient du bien et de l'avancée de la classe ouvrière ; le souci des « autres » aussi, mais en luttant durement contre eux ; c'est un fait, la « lutte des classes ». Et je me retrouve bien en accord avec la J.O.C. d'aujourd'hui.

Nous vendions la J.O. dans la rue et à la porte de l'église. Dans la rue, on rencontrait les vendeurs de l'Avant-Garde (Jeunes Communistes) et occasionnellement ceux de l'Humanité, ce n'était jamais très amical. Mais nos adversaires étaient surtout les vendeurs du « Flambeau », les « Croix de Feu » que nous retrouvions dans la rue, mais aussi à la porte de l'église !

On se figurait encore, dans l'Eglise, qu'on ne faisait pas de politique et la J.O.C. voulait rester dans cette ligne. Ces illusions sont tombées maintenant.

Il y a un autre point où les choses ont terriblement évolué : « Fiers, purs... » les positions sur la sexualité n'ont plus guère de ressemblance. On prônait à la J.O.C., comme dans l'Eglise, la « pureté » intégrale jusqu'au mariage. J.O.C. J.O.C.F. étaient assez séparés, alors que, d'une part, le milieu de travail où nous vivions, et d'autre part la majorité des familles poussaient, sinon obligeaient le garçon à faire ses « expériences ». J'ai toujours été scandalisé de voir admirée et honorée la fille arrivée vierge au mariage alors que le garçon « puceau » passait pour un imbécile !

Peut-être y a-t-il maintenant un progrès sur ce point malgré les apparences ?

« Debout, classe ouvrière... nous voulons le Christ partout ! » La visée profonde n'a sans doute pas changé, mais je pense qu'on est maintenant infiniment plus respectueux de la liberté de chacun. Nous parlions de conquête..., alors qu'il s'agit seulement de témoigner du Christ.

Ce que j'aimerais, c'est que les jocistes d'aujourd'hui ne voient pas les anciens de la J.O.C. comme des témoins des âges révolus, des « antiquités », mais comme des gens qui ont évolué, à partir de la J.O.C. de jadis et qui auraient peut-être quelque chose de leur expérience et de leurs découvertes à apporter aux jeunes ouvriers d'aujourd'hui. D'abord simplement leur fidélité à la classe ouvrière dans l'action syndicale et politique actuelle, ensuite la nécessité, la priorité d'une marche en avant. Le 50^e anniversaire ne doit pas être une finale, mais une étape car il y a encore des progrès, des avancées à faire.

J'y pensais en suivant l'enquête sur la sexualité ; il faut certainement aller plus loin, réfléchir davantage et rejeter tous les esclavages.

J'y pensais aussi en voyant la difficulté qui demeure d'exprimer notre foi de chrétiens, avec une présentation trop vague du Christ, avec la nécessité de faire admettre, sinon partager notre foi par les camarades formés dans une autre religion ou simplement athés.

Ici, il faut que je donne une précision sur moi-même, je suis prêtre maintenant étant entré au séminaire à 25 ans après dix ans d'usine et comme seul diplôme mon certificat d'études. J'étais alors « Président » de section J.O.C., fédération Paris-Sud depuis plusieurs années.

La J.O.C. a certainement eu une place dans ma vocation et mon sacerdoce, mais le premier appel du Seigneur a été d'abord le besoin de faire quelque chose pour les autres, de ne pas rester sur moi-même et c'est cela qui m'a déterminé à chercher du côté de la J.O.C., alors que j'étais encore apprenti. Et j'ai eu affaire, dans « l'Œuvre » à laquelle j'appartenais, le « Bon Conseil », à une section jociste en formation, et à un prêtre remarquable l'Abbé Roger Derry. Il nous laissait faire, nous disant « la J.O.C. c'est votre affaire à vous » ; bien sûr, il nous aidait, on allait le voir et il nous faisait réfléchir, mais nous menions nous-mêmes

nos actions et nos réunions. Il faut dire qu'il était un ouvrier venu sur le tard au sacerdoce. Un précurseur, établissant déjà avant 36 des liens avec la municipalité communiste de Vitry, où il exerçait à l'époque. Depuis, engagé dans la Résistance et pris par les Nazis, il est mort en déportation, décapité à Cologne.

C'est donc comme jociste que j'ai abordé 36, et c'est vers cette époque que l'idée d'être prêtre a commencé à me préoccuper, peut-être à la suite d'un article de « Sept » sur le sacerdoce. Idée bizarre que j'ai rejetée ; plus tard, j'en ai parlé à l'aumônier qui m'a conseillé d'attendre pour voir si c'était sérieux.

Après les grèves de 36, j'étais toujours dans mon usine d'instruments de précision, avec un travail qui ne me plaisait guère. Aussi cette idée qui revenait m'a paru très nettement provoquée par le manque d'intérêt de mon travail ; j'étais ajusteur-remonteur, et j'avais toujours rêvé de faire de l'électricité, ayant même suivi avec succès les cours du soir du C.A.M., dès le début de mon apprentissage.

Et puis, un jour, un ami du Bon Conseil me propose une place comme électricien d'essai dans une grande usine de Paris. Chance inespérée, exactement ce que j'avais toujours désiré ; me voilà donc embauché, ça marche très bien et au bout de quelques mois on me propose de partir en déplacement à Brest pour travailler sur le Dunkerque, le cuirassé d'avant garde de l'époque. Un travail de recherche et d'essais sur la télécommande, passionnant !

Je suis à Brest avec deux copains de l'usine, de mon âge, mais on sort peu ensemble, ils s'embêtent, alors que moi j'ai retrouvé ici la J.O.C., je participe à des réunions, à des sorties, la fraternité dans le mouvement est formidable ! Mais la J.O.C. n'intéresse pas les copains de l'usine, ils préfèrent profiter au maximum de la liberté totale en dehors du travail, avec les filles.

Tout va très bien pour moi et dans quelques années je peux compter passer agent technique avec la responsabilité d'un chantier. Mais l'idée d'être prêtre me poursuit et pourtant je n'ai jamais désiré cela, au contraire. La messe ne me passionne pas et j'ai toujours refusé d'être enfant de chœur.

Pourtant, il me faut bien admettre maintenant qu'il y a vraiment un appel de Dieu, un appel invraisemblable, et je pense qu'il aurait mieux valu qu'il soit adressé à un autre, car ce n'est pas moi qui ai choisi cela. Mais je me trouve en face du Christ, il faut faire le choix : c'est oui ou c'est non.

Et ça été oui. Le souvenir me reste de l'annonce de mon départ à mon chef, sur le pont du Dunkerque face à une tourelle de canons de 130. S'il avait pu, il se serait assis, il n'arrivait pas à comprendre ! Moi non plus, du reste.

Quelques mois plus tard, je me retrouvais en classe comme à 12 ans, dans un séminaire de « Vocations Tardives » ayant tout lâché, le travail et la J.O.C., sans idée précise de ce que j'alais devenir... simplement au service du Seigneur et de la classe ouvrière.

Le plus dur a été 4 ans après à Issy-les-Moulineaux, le changement de milieu. Là je me retrouvai avec des gens qui avaient fait des études, et c'est cela qui comptait surtout, les études et les connaissances intellectuelles. La culture ouvrière avec sa pratique et son bon sens ne comptait pas et pourtant j'ai toujours eu conscience qu'elle existait réellement pour moi.

Deux ans plus tard je partais à la Mission de France, à Lisieux, juste après la Libération. C'était un peu ça pour moi aussi.

Et peu à peu j'ai réalisé que le travail ouvrier n'était pas forcément éliminé par l'accession au sacerdoce, et je l'ai repris le plus vite possible, pendant les vacances, puis à mi-temps et en finale à Gaillon, électricien à l'entretien dans une usine chimique, de 68 à 76.

Aujourd'hui, je suis à la retraite, retraite avancée pour « inaptitude au travail » étant plusieurs années relégué dans un coin de l'usine, sans travail sérieux par la volonté de mon patron. La lutte des classes ce n'est pas du baratin.

Actuellement je m'efforce de tenir quelques responsabilités dans une paroisse, et j'essaie de suivre l'avancée du Monde Ouvrier, l'action de la J.O.C.

Je pense que nous, les anciens, même à la retraite, nous avons quelque chose à faire pour le Seigneur dans la classe ouvrière. Il y a encore des recherches à poursuivre où notre expérience peut apporter des éléments intéressants, à condition de rester en contact avec ceux qui sont dans le boulot, avec les jeunes de la J.O.C. A eux de s'en rendre compte.

Nous ne voulons pas rester braqués sur le passé comme ces anciens dont je me défendais au début, mais continuer à travailler pour l'avenir.

J.O.C. et Mission de France

André Laforge

La J.O.C. a fêté, ces temps-ci, son cinquantenaire, et il y avait la grande foule à La Courneuve pour célébrer l'événement. Il me semble nécessaire que la Mission de France s'associe à cette joie et dise pourquoi.

Nous, prêtres de la Mission, nous devons beaucoup à la J.O.C. ; nous ne l'avons jamais exprimé, profitons donc de l'occasion pour le faire brièvement et simplement.

Quand Cardyn découvre la condition des jeunes travailleurs de la banlieue de Bruxelles et crée avec quelques-uns d'entre eux la J.O.C., il ne savait pas qu'il allait faire une révolution. Saisi par leur écrasement et leur exploitation, mais aussi par leur ignorance de Jésus-Christ, il démarre avec une conviction fondamentale : la grandeur de l'homme en Jésus-Christ. Grâce à lui, les jeunes ouvriers, souvent considérés comme les derniers des derniers, vont trouver leur dignité d'homme et de Fils de Dieu. Tout cela est certes bien traditionnel, d'autres avant lui ont proclamé que « la gloire de Dieu, c'est que l'homme vive ».

Mais la J.O.C. naissante développe sa conviction dans un terrain fertile que l'Eglise du XIX^e siècle avait omis de cultiver. La sacralisation abusive de la pauvreté par la résignation avait presque accepté l'injustice du monde prolétaire. La J.O.C., en Belgique, en France et ailleurs, va dire et chanter qu'« un jeune travailleur, une jeune travailleuse, valent plus que tout l'or du monde ».

Le grain est semé ; aux temps de la moisson, il portera sa fécondité : dans les quartiers et les usines, les enquêtes font mieux découvrir les conditions de vie des jeunes travailleurs :

les bas salaires, la santé, le chômage, l'absence de contrats d'apprentissage, etc ... La « mise à l'action » des gars et des filles va étonner, stimuler des familles, provoquer des compagnons de travail, même poser des problèmes législatifs à des gouvernements. Tout cela, dans le dynamisme de la jeunesse, sera dit, hurlé au nom de Jésus-Christ.

C'est dans les événements brûlants de 1936, plus tard dans les camps de déportés du travail, dans la résistance, que l'ampleur de cette résurrection de Jésus-Christ dans la Classe Ouvrière se manifesterait pleinement.

Nous, prêtres ouvriers, nous rencontrons souvent des hommes et des femmes qui, à un moment de leur existence, ont connu la J.O.C. Nous les retrouvons dans les luttes de la classe ouvrière. Pour eux ou pour elles la J.O.C. a été le point de départ de leur vie militante, leur école de vie, grâce en particulier à sa réflexion collective et sa méthode d'action.

La J.O.C. a formé des milliers de militants vivant pleinement la foi au Christ dans les rudes conditions et les luttes de la Classe Ouvrière. Dans cette Pentecôte 1978, la J.O.C. a raison de fêter la Pentecôte quotidienne de tous ces jeunes qui par elle ont connu le Seigneur. Les jocistes les premiers ont repris la vieille tradition de l'Eglise : partager leur foi, relire les événements à la lumière de l'Evangile. Ils ont retrouvé et actualisé dans l'existence et le langage des travailleurs une Eglise horizontale, avec ses « cellules » de base.

Si, maintenant, nous et beaucoup d'autres nous continuons sur cette route de simplicité et de « communion », c'est parce que nos frères de la J.O.C. ont ouvert la porte ...

Pour moi, prêtre, et sans doute pour tant d'autres c'est par la J.O.C. que le Seigneur m'a fait signe de le suivre. J'ai participé à de nombreuses rencontres de militants et d'aumôniers ... ; par mon frère, alors permanent de la J.O.C., j'ai connu la recherche de l'abbé Godin et la réflexion de Chenu accompagnant les premiers pas de la J.O.C.

C'est par ce même frère que j'ai appris la création de la Mission de France en 1941.

Si, maintenant, à la Mission, nous sommes nombreux (près de deux cents) à vivre la condition ouvrière dans le travail et les combats, c'est sans doute parce qu'un jour la J.O.C. a posé

en vérité le problème de l'Évangélisation de la Classe Ouvrière : les travailleurs vivant la foi au Christ seront les « apôtres » des travailleurs.

C'est ce qui nous a conduit à faire des choix décisifs : le travail, le mouvement ouvrier, mais aussi le ministère, au milieu des plus pauvres, signes de l'Amour du Père pour la Classe Ouvrière.

La J.O.C. continue sa route ..., en cette Pentecôte, je souhaite qu'elle la poursuive dans une fidélité renouvelée, spécialement dans sa foi dynamique en Jésus-Christ, avec son souci de « faire » l'Église dans la Classe Ouvrière.

Il y a quelques années, au pavillon du lac à Lourdes, j'avais discuté deux heures avec le Père Guérin, fondateur de la J.O.C. française, nous avons partagé nos soucis pour la foi, nos désirs d'exigences plus grandes sur ce plan, pour nous mêmes, pour les militants, pour les prêtres. Ce n'était pas une critique, mais je termine en livrant ses paroles. « Tu vois, André, ce qu'il faut dans la J.O.C. et chez vous, à la Mission, c'est des témoins, des vrais. La route commencée sera longue et dure, mais elle est juste, à la condition que Jésus-Christ soit bien vivant en tout ».

Un évêque à l'école de la J.O.C.

Le Père Georges BEJOT

(Editions ouvrières)

Jean Vinatier

Un petit livre de 100 pages, écrit dans un style alerte, simple et sans recherche ; le témoignage d'un évêque courageux qui ne s'est jamais payé de mot dans son long compagnonnage avec les jeunes — et les adultes — du monde ouvrier ; une chronique des 50 dernières années de l'histoire de l'Eglise qui déborde de beaucoup le cadre du développement de la jeunesse ouvrière : tel est cet ouvrage qui contient plus de substance que d'autres gros livres.

Le père Béjot s'y révèle, sans l'avoir cherché, comme un de ces jurassiens sérieux et tenaces, qui n'ont qu'une parole. Comme il le fait remarquer avec humour, et sans arrière-pensée, son franc-parler devait l'empêcher d'être jamais nommé évêque résidentiel : il devait rester pendant 25 ans évêque auxiliaire de Besançon, et surtout de Reims, mais cela ne l'a pas empêché de servir efficacement l'Eglise.

Il avait été, dès 1927, avec l'abbé Guérin, un des fondateurs de la J.O.C. française. Il ne cessa de l'accompagner une fois évêque, jusqu'au dernier rassemblement de La Courneuve. Son témoignage pourra apparaître à certains comme un peu trop idéaliste. Il ne cache d'ailleurs pas son « parti pris d'optimisme » et son admiration pour ces militants qui lui ont révélé des perspectives insoupçonnées sur l'action de l'Esprit Saint, non seulement sur les personnes, mais aussi sur le milieu de la jeunesse ouvrière. Celle-ci s'est trouvée immergée de plus en plus dans le mouvement ouvrier, spécialement à partir des événements de

1936 et du Front Populaire qui fut pour elle comme un nouveau « baptême ».

Je signale à ceux qui parcourront ces pages quelques aspects particulièrement éclairants.

■ Le passage de l'A.C.G.F. aux mouvements spécialisés,

et particulièrement à la J.O.C. J.O.C.F. (p. 35 et sq). Je crois qu'on n'avait jamais montré avec autant d'acuité la différence qu'il y a entre une « révision d'influence » et une « révision de vie », (1) et comment la J.O.C. — et à sa suite les autres mouvements spécialisés — a créé, qu'on me pardonne ce néologisme, un véritable « auto-enseignement », grâce au regard réaliste et évangélique porté sur les moindres événements de l'action quotidienne.

■ Les étapes vécues par la J.O.C. :

de sa fondation au triomphal congrès de 1937 au Parc des Princes ; de la guerre de 1940 aux années tournantes de 1950, de Vatican II enfin au rassemblement de La Courneuve. Parlant de la rencontre « objectif 74 » où furent présents simultanément le Cardinal Marty et Georges Marchais, le père Bejot dit simplement : « Ce à quoi ont surtout été sensibles les jocistes, ce fut de se sentir à la fois pleinement membres de la classe ouvrière, participant à son histoire, et en même temps participant à la mission de l'Eglise, voulant annoncer le salut aux jeunes travailleurs » (p. 92).

■ Les difficultés entre la J.O.C. et les Prêtres Ouvriers

Le Père Bejot, en les évoquant, a le courage de signaler ce qu'il appelle un « hiatus entre deux expériences distinctes ». Il rappelle (p. 57) que ce « hiatus » s'est trouvé entretenu par le *partage entre deux instances épiscopales différentes de leur prise en charge par l'Eglise, en France* ». La Commission épiscopale

(1) « Il s'agissait, non plus d'aller saisir ceux qui étaient dehors pour les amener dedans, mais de reconnaître que partout où le Saint Esprit est à l'œuvre, il est en train de susciter son Eglise » (p. 78).

du monde ouvrier en effet « a restreint son champ de tutelle aux seuls mouvements d'action catholique, J.O.C., J.O.C.F., A.C.O. ». La responsabilité missionnaire de l'Eglise de France s'est ainsi trouvée privée de cette grande instance, rêvée par le Cardinal Suhard qui aurait eu à connaître, à promouvoir, à harmoniser l'effort de tous ceux qui sont engagés réellement aux frontières de l'Eglise.

En évoquant ces pages d'histoire, le père Bejot ne m'en voudra pas de rectifier un point de détail (p. 53). En créant la Mission de France le Cardinal Suhard ne pensait pas particulièrement au monde rural, mais réellement à *tous les milieux déchristianisés*. Dès son épiscopat à Bayeux, il avait été frappé par l'état *spirituel* des milieux ouvriers de la banlieue de Caen. Il en fut de même à Reims et encore bien plus dès qu'il fut à Paris. Or c'est à Paris qu'il mit en route la Mission de France. Le témoignage des archives est très clair sur ce point. Et le père Augros nous rappelait encore récemment cette volonté formelle du cardinal.

■ La confirmation par le Concile des visées apostoliques essentielles de la J.O.C.

Le père Bejot, on s'en doute, fut, au Concile un acteur attentif. Il intervint particulièrement pour donner au schéma sur le laïcat toute son ampleur. Il intervint dans le même sens quand il s'agit des grands thèmes de « Gaudium et spes ». Il se plaît d'ailleurs à souligner le poids décisif des interventions du Cardinal Liénart, et pas seulement de la première.

Il cite, à propos du prêtre, cette étonnante réponse d'un militant à qui Mgr Maziers demandait : « Pour toi Guy qu'est-ce qu'un prêtre ? » Et celui-ci de répondre par ce mot qui vaut un traité de théologie : « Pour moi le prêtre, c'est le commencement de l'Eglise ».

Je voudrais terminer ce compte rendu en rappelant que le père Bejot faisait partie, pendant ce même Concile du groupe d'évêques, et d'experts qu'on appelait : « L'Eglise des pauvres ». Ce groupe avait un but très simple : « que tous les textes du Concile aient bien cette tonalité du « Bienheureux les Pauvres » ; que ce soit bien à eux d'abord que l'Eglise cherche à apporter la Bonne Nouvelle » (p. 76).

Comment enfin, ne ferions-nous pas nôtre cette constatation de l'évêque auxiliaire de Reims, et le souhait qui l'accompagne ?

« L'Eglise est le peuple de Dieu... on n'a pas fini d'en tirer toutes les conséquences ; on n'est pas encore arrivé à ce que, dans tous les pays, *l'épiscopat soit au service du Peuple de Dieu*, pieds et poings liés, si je peux dire. C'est révolutionnaire par rapport à ce qui se vit encore en beaucoup d'endroits, où l'évêque reste un notable, un puissant, un seigneur, avec toute une curie, un appareil qui peut parfois faire oublier que l'évêque est au service du Peuple de Dieu. Remarquez que cela peut être compensé par la qualité de la personne, mais il peut y avoir encore tout un appareil visible qui donne le change ».

Merci, père Béjot, pour ces pages.

Perspectives de développement (II) :

“ Nouvel ordre économique international ” ou “ redéploiement industriel ” ?

Pierre Judet

Nous rappelons que le lecteur a pu prendre connaissance de la première partie de cette étude dans le numéro précédent. Pierre Judet retraçait les représentations successives du développement et du sous-développement au cours de la période qui s'est écoulée depuis la dernière guerre mondiale. « De l'aide au transfert de techniques », en passant par le transfert des capitaux ».

Maintenant l'auteur amorce une réflexion sur le redéploiement industriel et examine les conséquences du transfert des techniques dans deux secteurs : l'agriculture et la construction.

LE « NOUVEL ORDRE ECONOMIQUE INTERNATIONAL » REVENDEICATION ET RECUPERATION

L'expression a été lancée en avril 1974, à l'occasion de la session spéciale des Nations Unies, organisée à la demande des non alignés et animée par l'Algérie. Ce sont les pays sous développés qui ont alors affirmé : il faut mettre en œuvre un *nouvel ordre économique international*.

Il est nécessaire à ce propos de souligner deux aspects des choses :

- il y a la poussée revendicatrice des pays du Tiers Monde : refaire un ordre international injuste,

— mais le processus de récupération de cette revendication est permanent. Le slogan de Nouvel Ordre Economique International est certes universellement repris y compris par les tenants les plus avérés de l'ordre ancien qui ne cessent de répéter qu'ils participent à l'établissement d'un nouvel ordre.

L'évolution de la poussée revendicatrice

En 1955, Bandoeug constitue une des premières manifestations où s'exprime la revendication politique d'indépendance, mais une revendication politique étroitement liée au droit au développement. C'est l'époque des luttes pour l'indépendance. C'est l'époque où les pays socialistes permettent aux pays indépendants une série d'avancées : qu'il s'agisse de l'accord soviétique pour la construction du haut barrage d'Assouan ou de la participation soviétique à la construction d'usines sidérurgiques en Inde (Bokaro), en Egypte (Helouan), en Algérie (El Hadjar). De tels accords sont d'une grande importance à un moment où les pays capitalistes avancés refusent de s'engager dans la même voie. Dans ces conditions, l'U.R.S.S. et les pays socialistes constituent pour les pays sous développés des recours.

En 1960, les principaux pays producteurs de pétrole créent l'O.P.E.P. pour freiner et enrayer la dégradation permanente du prix du pétrole. Cette initiative est à l'origine de plusieurs événements de grande importance : nationalisation des compagnies pétrolières en Algérie d'abord en février 1971, puis en Irak, en juin 1972. Cela débouche, après la conférence des chefs d'état des pays non alignés tenue à Alger en septembre 1973, sur la revalorisation du prix du pétrole à Koweït et à Téhéran, à la fin de 1973.

Dans la lancée, est organisée la session spéciale des Nations Unies d'avril 1974 qui, à partir de l'exemple du pétrole, propose de restructurer profondément l'ordre international injuste : dans les domaines du contrôle des matières premières et de la maîtrise des techniques, pour une meilleure répartition des richesses.

La session spéciale est suivie de plusieurs conférences parmi lesquelles, la Conférence de Lima, en 1975, définit le droit à l'industrialisation et à une meilleure répartition des activités indus-

trielles à travers le monde. Dans la logique de ce mouvement, la revendication des pays sous développés est double :

- accès aux techniques modernes,
- accès aux marchés pour les produits manufacturés par les nouvelles industries.

Un processus permanent de récupération

Au niveau du prix du pétrole

Ce ne sont pas les Etats-Unis qui ont pris l'initiative de l'augmentation massive du prix du pétrole en 1973.

Il n'en demeure pas moins que l'économie américaine est celle qui a le moins souffert de cette augmentation ; pour plusieurs raisons, les Etats-Unis disposent de sources d'énergie alternatives, ils sont par ailleurs très gros producteurs de pétrole et de gaz et grâce aux grandes sociétés pétrolières américaines, ils continuent à contrôler étroitement les principales sources d'approvisionnement pétrolier : Arabie Séoudite, Koweït, Emirats.

D'autre part, les surplus pétroliers à propos desquels on a manifesté tant d'inquiétudes apparentes en 1974, ont été en quasi totalité intégrés dans le circuit des grandes banques américaines ; ils sont devenus des « pétrodollars » témoignant de la capacité de récupération de la puissance économique américaine.

Au niveau du processus d'industrialisation

Pour beaucoup de centres de décision situés dans les pays capitalistes avancés, le nouvel ordre économique international tend à se confondre avec le « redéploiement industriel », c'est-à-dire avec une manière nouvelle de redistribuer les activités industrielles à travers le monde sous l'impulsion et le contrôle des centres dominants.

Cette redistribution s'effectue selon les termes de la théorie du « cycle du produit » de l'économiste américain R. VERNON. D'après cette théorie, le produit nouveau est créé et mis au point dans une économie avancée où tout favorise l'innovation : capacités de recherche, expérience industrielle, dimensions du marché.

Dans un premier temps, le produit nouveau est fabriqué et vendu dans ce milieu le plus favorable.

Dans un deuxième temps, ce produit est introduit dans des marchés moins évolués mais qui « mûrissent ». Le produit est encore fabriqué dans le milieu d'origine et partiellement exporté.

Dans un troisième temps, la fabrication et la commercialisation du produit se banalisent ; il devient alors possible non seulement d'exporter le produit mais de transférer sa production à l'extérieur.

De la théorie du cycle du produit on peut passer à une théorie du cycle et du recyclage des techniques qui apparaissent dans le milieu le plus complexe et qui, une fois banalisées, sont transférées à l'extérieur, laissant la place libre pour des techniques encore plus sophistiquées. Certains sont allés jusqu'à évoquer, à ce propos, l'intérêt de « planifier l'obsolescence des techniques ».

Dans ce contexte de récupération du processus « nouveau » d'industrialisation, on observe deux séries de mouvements :

- un mouvement de descente vers l'aval,
- un mouvement de remontée vers l'amont.

L'analyse de ces mouvements est nécessaire pour mieux saisir la signification de la redistribution des activités industrielles à travers le monde, sous l'impulsion des centres dominants.

La descente vers l'aval

Il est évident que les secteurs du textile et de la chaussure sont en train de connaître, en Europe (en Allemagne plus rapidement qu'en France), aux Etats-Unis et au Japon, des transformations profondes.

Autrefois, ce qui était important, c'était de *produire* de la chaussure ; il suffisait ensuite de distribuer ces chaussures à des commerçants qui les revendaient.

Or, depuis quelques années, les firmes les plus dynamiques sont celles qui maîtrisent les circuits de la distribution, celles qui achètent des chaînes de détaillants et s'assurent de l'exclusivité de la distribution dans les grandes surfaces. Car, c'est au

niveau de la distribution que se « réalise » la marchandise, que se fait le profit. Le fabricant, qui est devenu distributeur, puis distributeur importateur, dispose d'une gamme de produits beaucoup plus large que lorsqu'il était purement et simplement fabricant. Il peut, à la limite, jouer sur tous les ateliers du monde. La société qui distribue sous la marque « Kickers » produit elle-même moins de 20 % des chaussures qu'elle vend ; elle en produit environ 10 % en France dans des usines qu'elle ne possède pas forcément. L'essentiel de la production distribuée sous cette marque unique est ainsi sous-traitée dans des ateliers dispersés à travers le monde. Encore la France est-elle en retrait par rapport aux pays plus avancés : l'Allemagne comme les Etats-Unis ne produisent plus que 40 % des chaussures qu'ils consomment, la Belgique et le Danemark moins de 20 %. Car une multitude d'ateliers sont disponibles à travers le monde ; ils sont mis entre eux en concurrence permanente. D'une année à l'autre, d'une saison à l'autre — s'il s'agit de mode — on peut passer de l'Espagne au Brésil, du Brésil à la Corée du sud, de la Corée du sud à la Grèce ou, éventuellement revenir à un atelier français s'il s'avère que les conditions acceptées par l'atelier français sont plus intéressantes. En 1976, un atelier de l'Ouest de la France était en train de licencier une partie de son personnel ; pendant ce temps, dans une petite ville tunisienne, on fêtait l'inauguration d'un atelier de la même société qui profitait des avantages offerts par la Tunisie (bas salaires, exemption d'impôts) pour transférer une partie de ses activités.

Le même processus se développe dans les secteurs du textile et de la confection où les firmes dynamiques descendent également vers la distribution, là où on peut jouer sur de nombreuses sources alternatives d'approvisionnement.

Le mouvement de « descente vers l'aval » correspond bien à une redistribution des activités industrielles à travers le monde entier, mais qui est totalement dépendante des firmes capitalistes les plus dynamiques et les plus internationalisées. En ce sens, le processus relève évidemment d'un système qui n'a rien de nouveau !

La remontée vers l'amont

Monsieur Agnelli, P.d.G. de Fiat, déclarait, il y a quelque temps qu' « il est possible de transférer à l'étranger la quasi totalité des fabrications (automobiles) pourvu qu'on continue à

tenir les deux bouts de la chaîne, à savoir : la commercialisation et la marque d'une part, la conception, d'autre part ».

La commercialisation ou la descente vers l'aval.

La conception ou la remontée vers l'amont.

L'évolution de la production de machines outils en Allemagne (R.F.A.) offre un bon exemple du mouvement de remontée vers l'amont. L'Allemagne, on le sait, est grand fabricant de machines outils : premier producteur et premier exportateur mondial. La production de machines outils qui sont les éléments de base de l'industrie — elles permettent de fabriquer d'autres machines — font appel à des ouvriers hautement qualifiés, sentant « au bout de leurs doigts » le degré de finesse et de précision d'une pièce.

Or, on constate que l'Allemagne est en train de transférer la production des machines outils les plus courantes en Pologne, en Hongrie, en Roumanie, mais aussi en Iran, au Brésil, en Algérie, en Tunisie (projet). Quelle est la raison de ce transfert de fabrication ? Il semble que l'industrie Allemande de la machine outil s'intéresse de moins en moins à la production de machines outils banales, dans la mesure où cette industrie a tendance à s'insérer dans un mouvement de remontée vers l'amont. Les firmes allemandes continuent à contrôler la production délocalisée des machines outils banales, car elles disposent de marques réputées et elles contrôlent les marchés. Elles tendent par contre à centrer les moyens de recherche et de production dont elles disposent sur des fabrications plus élaborées du type :

- *machine à commande numérique, produit de la rencontre de la machine outil et de l'informatique,*
- *systèmes de machines où la dominante cesse d'être la « quincaillerie » (hardware) pour céder la place au software, c'est-à-dire à l'intensité de matière grise organisée.*

La remontée vers l'amont correspond exactement à la priorité accordée aux tâches à haute intensité de matière grise : tâches décisives pour la conception et l'organisation des mouvements nouveaux d'industrialisation. Une fois que l'on a réussi à se concentrer sur la maîtrise des techniques de demain, il est

possible de mettre en œuvre le recyclage des techniques devenues banales parce qu'on a organisé (« planifié ») leur obsolescence (1).

On se trouve d'ailleurs en présence d'une constante du système capitaliste qui domine encore l'économie mondiale. Le système évolue sur la base de différenciations renouvelées engendrant inlassablement de nouvelles inégalités : inégalité des revenus, inégalité des régions (nous en avons l'expérience en France), inégalité des espaces mondiaux où se distribuent et se redistribuent les activités industrielles.

On a vu comment les grandes firmes de la chaussure jouaient sur la différenciation mondiale des marchés et des conditions de production ; on a vu également comment la capacité de remontée vers l'amont des centres dominants permettait de contrôler la distribution des activités en cours de banalisation et d'organiser aussi la différenciation.

La réalité n'est pas pour autant « linéaire » ; quelle que soit l'efficacité de l'entreprise de « récupération au profit des centres industriels dominants, on observe des mouvements de croissance industrielle non négligeables dans plusieurs pays, qualifiés parfois de « semi-industrialisés » : Mexique, Brésil, Corée du sud, Inde, etc... La croissance industrielle de ces pays s'insère bien entendu dans le double mouvement de descente vers l'aval et de remontée vers l'amont. C'est le cas du Brésil, devenu très gros producteur de chaussures, où les conditions d'importation pour l'approvisionnement des grandes surfaces sont imposées par les importateurs américains aux ateliers de production brésiliens — ; où, par ailleurs, la production de biens d'équipement et de

(1) Un article vient de paraître à ce propos dans « Le Nouvel Economiste », à propos des automobiles construites dans les pays sous-développés et exportées dans les pays développés (exemple de la Lada soviétique montée dans des usines construites par Fiat qui veut concurrencer les voitures Fiat sur les marchés européens). L'article conclut : « même décidés à vendre le plus possible hors de leurs frontières, ces pays ont peu de chances de perturber gravement et durablement des économies occidentales, d'ici au milieu des années 80. D'une part, parce qu'ils donneront priorité à leur marché local ; d'autre part, parce qu'il leur faudra trouver des importateurs et des réseaux, donc faire preuve de beaucoup d'efforts et de continuité. De plus, en 1985, tous les pays développés auront révisé en hausse leurs normes antipollution et leurs normes de sécurité ; pour réduire les nuisances, sans doute, mais aussi pour filtrer les importations et alléger leur balance des paiements. Dès lors, les véhicules qui, en 1985, en Algérie, en Iran, en Roumanie, seront conformes aux véhicules qui circulent aujourd'hui en Europe, ne pourront sans doute plus satisfaire aux nouvelles réglementations. Des lustres s'écouleront probablement avant que ces pays se dotent des services de recherches et des bureaux de méthodes qui leur permettraient de se maintenir au niveau exigé dans les vieilles nations automobiles et de produire des véhicules compétitifs, techniquement et économiquement. N'est pas Japonais qui veut ! ».

machines outil se développe en collaboration avec des firmes allemandes, japonaises et américaines, dont la tendance est d'utiliser leur riche expérience brésilienne afin de renforcer leur capacité de conception et de définition de produits qu'elles ont bien l'intention de ne pas délocaliser.

**Au niveau des
formules
contractuelles**

Il est souvent question de contrats « clé en main », « produits en main » ou encore « marché en main ». On a l'impression que ces constats correspondent à l'accélération du mouvement d'industrialisation tout en répondant plus exactement aux besoins des pays sous-développés. Ce qui est à vérifier.

Lorsqu'un industriel européen ou américain veut rénover son unité ou construire une unité nouvelle, il sait à quels fournisseurs s'adresser et à qui demander conseil ; il s'appuie en général, sur une longue expérience industrielle. Les pays en voie de développement, au contraire, ne disposent pas de cette expérience qui leur permettrait de tester et de choisir ; ils recherchent donc un interlocuteur unique qui leur fournisse un « paquet » sous la forme d'une usine achevée prête à fonctionner, « clé en main ».

Mais usine prête à fonctionner, ne signifie pas usine qui fonctionne effectivement. C'est pourquoi un certain nombre de pays sous développés — l'Algérie s'est fait leur porte parole — ont cherché à imposer un nouveau type de contrat : en passant d'un contrat « clé en main » à un contrat « produit en main » qui assure au client non seulement un ensemble en état de fonctionner, mais un ensemble qui fonctionne réellement et qui fabrique, à un rythme de croisière, avec un personnel local, un produit correspondant exactement aux spécifications du contrat.

Le contrat « produit en main » peut d'ailleurs s'élargir au contrat « marché en main », lorsque le fournisseur garantit également un débouché pour le produit ou pour une partie du produit.

Ces formules contractuelles nouvelles sont souvent présentées comme des réponses à une revendication des pays sous développés, des réponses garantissant une plus grande efficacité dans la transmission des connaissances (du savoir faire, Know - How) au profit des pays sous développés. Mais cela ne correspond pas exactement à la réalité.

— la formule « clé en main » est en effet une invention des fabricants d'équipements américains pendant la grande crise de

1929. Il s'agissait en ce temps d'une formule qui se voulait alléchante pour des clients peu enclin à investir. Dans le contexte actuel, il s'agit bien souvent d'une formule de promotion de vente qui permet parfois au fournisseur, sous le couvert d'un « paquet », de placer des machines et des équipements, pas toujours indispensables ; qui lui permet toujours de majorer les prix.

— La formule « produit en main » a suscité de la part de quelques firmes des réticences qui ont laissé penser que ce type de contrat représentait pour elles un fardeau contraignant. La plupart des firmes savent bien au contraire que le contrat « produit en main » introduit à des actions élargies de formation, à des prestations étoffées d'assistance technique et tend à se prolonger par des contrats de gestion (de management) de longue durée. L'imbrication qui en résulte pour une période qui dépasse souvent dix ans est telle, qu'on a pu parler à ce propos d'*affiliation implicite*, en dehors de toute participation du fournisseur au capital social de la firme cliente (firme privée aussi bien que société d'état).

Même si les investissements des grands pays industriels se dirigent plutôt vers les pays développés que vers les pays sous développés, il ne faut pas en conclure trop vite que les firmes originaires des pays développés se désintéressent des pays sous développés. Leur intervention dispose, en effet, aujourd'hui d'instruments plus subtils que la participation au capital. Les nouvelles formules contractuelles doivent être analysées avec attention dans une telle perspective où les capacités de récupération des centres industriels dominants se révèlent aussi efficaces que souples et discrètes.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE TRANSFERT DES TECHNIQUES

Il est bon de revenir sur ce point qui est au centre des discussions actuelles, sous la poussée de la revendication des pays sous développés. Ce thème, très vaste, ne peut être abordé de manière exhaustive et c'est pourquoi la réflexion portera sur deux secteurs particulièrement sensibles pour la satisfaction des besoins des hommes : l'agriculture, d'une part ; la construction et le logement d'autre part .

Agriculture et transfert des techniques

Une haute priorité a été accordée au développement de l'agriculture dans les années 1950 et 1960. Les crédits très importants octroyés par les fonds bilatéraux, par la F.A.O. et surtout par la B.I.R.D. ont déclenché, à coup de capitaux de très grosses opérations orientées vers la création de grands ensembles : grands barrages, grands périmètres irrigués, actions massives de mécanisation, etc... A la réflexion, tout cela a constitué le reflet, le décalque de l'évolution des agricultures européennes et américaines depuis quelques dizaines d'années, à savoir la tractorisation et l'industrialisation accélérée de l'agriculture.

Qu'on prenne des exemples en Afrique du nord, au Moyen-Orient, en Afrique de l'Ouest ou en Asie, la constatation est partout la même : la part du lion a été prise par les grandes opérations hydrauliques, la préférence a été en général accordée aux techniques les plus complexes — l'irrigation par aspersion, plutôt que l'irrigation par gravité — faisant appel à des capitaux plus importants, à des études, des matériels et des techniciens nécessairement largement importés. Les décisions ont été prises dans les services de la capitale sans tenir compte de la pratique paysanne, qualifiée de « traditionnelle » (à traduire en fait par « arriérée »).

Le résultat est bien connu depuis longtemps déjà : c'est l'échec massif à travers le monde des grandes opérations d'irrigation ; même s'il ne faut pas parler d'échec, c'est la fulgurante escalade des coûts en même temps que l'extraordinaire lenteur des réalisations. Il n'y a aucune mesure entre les sommes dépensées d'une part et, d'autre part l'amélioration du bien être de la population paysanne ou, à plus forte raison, la progression de la maîtrise de ces populations sur les conditions de leur vie et de leur pratique professionnelle. Trois exemples illustreront ce propos.

(a) Le premier exemple s'appuie sur un article paru récemment dans une revue française sur l'hydraulique en Tunisie (Actuel Développement). L'auteur, un technicien tunisien, y faisait remarquer que « si on avait consacré depuis 50 ans à la petite hydraulique tunisienne 1 % seulement des crédits, des moyens matériels et humains affectés à la grande hydraulique, il est probable que l'agriculture tunisienne n'aurait pas été radicalement transformée, mais il est aussi probable que le sort d'un

grand nombre de paysans tunisiens aurait été très sensiblement amélioré ».

(b) Le deuxième exemple est relatif à un barrage construit dans une zone aride en fonction des calculs des techniciens prévoyants crue décennale, crue centenaire, etc. Dix ans après la construction du barrage, non seulement ce dernier n'avait jamais été rempli, mais l'eau n'avait pratiquement jamais coulé !

(c) Le troisième exemple se situe dans une zone à faible pluviométrie où un programme très coûteux d'hydraulique a été mis en œuvre ; l'hectare aménagé y revenant à l'équivalent de plus de 60.000 F par hectare alors que le revenu annuel moyen des paysans de la région est inférieur à l'équivalent de 1.000 F par an et par personne. Les ouvrages d'irrigation sont achevés ; ils ne sont pratiquement pas utilisés par les paysans qui ont repris possession de leurs terres avec leurs techniques et leurs cultures traditionnelles comme si rien ne s'était passé. Peu à peu les anciens chemins réapparaissent à travers et par dessus les ouvrages. Les conduites posées, les ouvrages construits sont demeurés tout à fait étrangers, parfaitement surimposés par rapport aux paysans.

Tout cela est significatif d'un pseudo transfert de techniques qui s'apparente beaucoup plus à une vente de matériels et de services qu'à une promotion de l'agriculture et surtout des agriculteurs. Comment pourrait-on, d'ailleurs, parler de promotion des agriculteurs tant que la prise de contrôle de ces derniers sur leur environnement n'est pas systématiquement affermie et élargie ?

Construction, logement et transfert des techniques

On sait quel est le problème posé par la croissance rapide des villes dans les pays sous-développés, de Mexico à Calcutta, de Bangkok au Caire. Le logement et la construction est devenue partout un secteur clé où s'accumulent problèmes et contradictions ; problèmes et contradictions que deux exemples aident à situer :

**Les problèmes
de la construction
dans la République
du Cap Vert**

Le Cap Vert est un archipel volcanique où, par définition la pierre ne manque pas ; où il existe d'ailleurs une technique traditionnelle de construction en pierres sèches. Les maçons locaux savent utiliser ces pierres et construire des maisons couvertes soit en chaume de maïs, soit en tuiles, fabriquées sur place à partir d'un petit gisement d'argile.

Or, les nouvelles constructions qui s'élèvent, dans la capitale et dans la ville principale, n'utilisent pas la technique traditionnelle mais le ciment, le fer à béton et les agglomérés de ciment (ciment et acier sont importés). Les tuiles en ciment remplacent les tuiles en céramique tandis qu'on projette de mettre en place des centrales à béton, une unité de préfabrication de poutres en béton ; on met en place un système très centralisé sur la base de matériaux et de techniques importées au lieu d'un système décentralisé, plus robuste, sur la base de matériaux locaux et de techniques bien maîtrisées et diffusées à travers les îles.

Ce mode de « transfert des techniques » a un coût ; ce coût est mesuré, d'une part par le montant des loyers qu'il faudra demander aux futurs occupants des logements : un montant sans commune mesure avec le niveau de vie de la population, y compris de ceux qui ont un emploi.

Ce coût est mesuré, d'autre part, par le risque de stérilisation des ressources locales : matériaux importés préférés aux matériaux locaux ; maçons locaux partiellement neutralisés au profit de techniciens d'études, de bureaux d'études importés de l'étranger.

Rien n'est encore joué ; mais cela est en tout cas significatif de la pression extérieure (tout à fait extérieure ou déjà intériorisée à travers des habitudes, une formation) qui joue en faveur du transfert, c'est-à-dire de la vente d'équipements, de matériaux, de techniques, de systèmes étrangers mais au détriment des matériaux, des savoirs locaux et de leurs détenteurs.

**Suggestion chinoise
au Mali**

Les Chinois, à la demande du gouvernement du Mali, ont installé successivement deux sucreries dans ce pays. Avant d'installer la première sucrerie, les Chinois sont venus dans la région ; un de leurs problèmes était de construire des logements pour les ouvriers de l'usine ; ils tenaient donc à voir comment les paysans construisaient leur case. Ils ont constaté que les cases étaient construites en terre compactée (banco), ils se sont demandés

comment utiliser et améliorer cette technique. Ils ont donc repris la technique locale de murs de terre compactée, mais en utilisant un enduit de ciment suivant des dosages divers ; ils ont expérimenté jusqu'à ce qu'ils parviennent à un dosage satisfaisant, confèrent à la construction une meilleure tenue et solidité.

Aujourd'hui, après plusieurs années, l'opération s'est soldée par une réussite. Les paysans d'alentour construisent leur case avec cette technique améliorée, qui ne leur a été imposée par personne ; ils ont vu et ils ont compris que c'était intéressant. Dans ce cas, il est juste de parler de transfert et de diffusion des techniques ; un transfert qui procède par promotion et intégration plutôt que par surimposition d'apports extérieurs qui demeurent étrangers tout en développant des effets d'inhibition.

Conclusion :
dégager des intérêts
communs

Le processus de récupération des revendications des pays sous-développés est donc à l'œuvre de manière très visible ou plus discrète mais souvent efficace, d'autant plus que le « nouvel ordre économique international » est utilisé par les pays industriels dominants comme une issue possible à la crise. Dans ce contexte de récupération systématique, il est indispensable de procéder avec prudence ; il n'en demeure pas moins que, pour surmonter à terme la relation antagoniste qui ne cesse de se reproduire entre pays développés et pays sous-développés, il est important de dégager des intérêts communs, qui soient perçus comme tels par tous ceux qui, d'un côté comme de l'autre, ne sont pas des spécialistes mais de simples citoyens.

Il n'est pas nécessaire de chercher très loin pour faire apparaître ces intérêts communs qui se dégagent parfois de mésaventures communes.

— Il était instructif, par exemple dans un compartiment de train entre Montpellier et Nîmes d'entendre des viticulteurs de la région échanger entre eux des réflexions en passant près des ouvrages du Bas-Rhône-Languedoc : « Tout ça, pour quoi faire ? » On sait qu'il s'agit de travaux d'irrigation très coûteux, destinés à transformer l'agriculture de la région. On sait aussi que cette agriculture n'a pas été profondément transformée et que les paysans languedociens sont dans la même situation que des paysans algériens, iraniens, thaïlandais, dépassés par une opération massive et coûteuse surimposée dont l'utilité pour eux ne présentait aucune évidence. Les caractères et les problèmes

communs ne manquent pas entre l'agriculture française (de larges parties de cette agriculture) et de nombreuses agricultures sous-développées.

— Dans ces conditions, il est normal que la question de ces viticulteurs et d'un grand nombre de paysans à travers le monde : « Tout cela, pour quoi faire ? » tende à se diffuser dans des couches de plus en plus larges de la population, y compris en Europe et aux Etats-Unis, sous forme de « Technology assessment », c'est-à-dire de réévaluation de la technique ou, si l'on veut, de mise en cause d'une technique linéaire, univoque, s'imposant comme un en soi sans alternative et sans discussion. Voilà une question qui grandit de plus en plus posée en commun.

— Une question qui tend à devenir sacrilège lorsqu'elle se permet de mettre en doute les sacro-saintes normes, prenant la forme de : *procédés mondialement dominants, de taille minima*, etc. Dans le domaine des soi disant « impératifs techniques », les verrous à faire sauter et les voies à ouvrir sont innombrables pour le plus grand profit des pays sous-développés aussi bien que des pays développés. On a prétendu, par exemple, pendant des années que la réduction directe du minerai de fer par le gaz naturel était un simple procédé de laboratoire alors que des unités industrielles fonctionnaient depuis longtemps au Mexique : le procédé au gaz naturel ne correspondait pas à la « norme » technique mondiale, constituée par la réduction du minerai au charbon (coke).

Dans l'industrie du papier, d'autre part, la taille minima d'une unité de pâte et de papier, définie par les grandes firmes américaines et scandinaves va de 100.000 à 200.000 tonnes par an, de telle manière que des pays moyens comme la France et un grand nombre de pays sous-développés tendent à être éliminés de cette industrie. Or, on le sait, il est parfaitement possible de construire des unités de taille moyenne (20 à 30.000 t) et même, moyennant quelques dépenses de mise au point, des unités de beaucoup plus petite taille, économiquement viables. Mais cela ne correspond pas à la « norme », si bien qu'on ne s'y intéresse guère (2).

(2) Un exemple caricatural de la tyrannie de la norme a été donné récemment dans un pays sous-développé qui avait décidé de construire une usine de traitement de café, dotée d'une installation de triage électronique. Le fournisseur avait indiqué que la taille minima d'une telle installation était de 30.000 tonnes/an. Le client a rencontré par hasard un technicien qui a expliqué que l'installation de 30.000 tonnes était faite de vingt unités juxtaposées de 1.500 t/an chacune, et qu'il était parfaitement possible de faire fonctionner chaque unité séparément.

Les problèmes de tailles, de normes, d'économies, d'échelle (3) ouvrent de réflexion aussi bien pour les populations des pays sous-développés que pour les populations de nos pays. Ce qui est en jeu, d'un côté et de l'autre, c'est l'industrialisation ou la restructuration industrielle ; c'est le développement, c'est-à-dire davantage de bien être mais aussi, une meilleure intégration de toutes les potentialités locales. Mais aussi une maîtrise plus efficace de l'environnement économique, social et politique.

(3) Notion qui est également remise en cause dans certains cas aussi bien dans les pays développés que les pays sous-développés.

A propos de la Coupe du monde de football...

Bernard Boudouresques

Bernard Boudouresques, ancien polytechnicien, travaille comme ingénieur au C.E.A. (Commissariat à l'Energie Atomique) depuis son ordination en 1952. Pendant la guerre d'Algérie, ses prises de positions et ses solidarités avec les peuples en recherche de leur indépendance, lui permirent de faire un séjour dans les prisons françaises. Parmi ses multiples activités hors professionnelles, il milite au Mouvement de la Paix où il assure une fonction de secrétaire national.

Quand ces lignes paraîtront, la Coupe du monde de Football sera dans sa phase finale. Autour de leur poste de télévision en noir et blanc ou en couleurs, des centaines de milliers de Français auront vibré aux « exploits » des footballeurs et spécialement à ceux de « notre » équipe. Peut-être, les journaux auront vanté à la une les buts marqués par Platini, l'idole du sport français, dont les jambes valent des millions de francs. Le coq français se sera-t-il égosillé en « cocoricos » pour les victoires de notre équipe nationale. En cas de défaite, chacun, comme d'habitude, aura trouvé des excuses.

J'aime le sport, je l'ai pratiqué, et pourtant à l'approche de cette Coupe, je suis triste et même révolté. Etant partisan du boycott, ayant signé l'appel pour la non participation de la France, je ne regarderai pas ces matches. Ceux qui me connaissent, pourraient penser que ce desintérêt est dû à mon amour du

rugby : il est vrai que j'aime mieux regarder les beaux gestes d'un demi de mêlée effectuant une passe plongeante au demi d'ouverture, fonçant et mettant dans le vent les trois-quart adverses ! Je crois aussi à la nécessité du sport : le matin, quand sous le soleil, au milieu des oiseaux et des fleurs du jardin du Luxembourg, je médite, je vois passer avec admiration, de nombreux « sportifs » s'entraîner en petites foulées. Tout homme doit trouver un équilibre harmonieux avec son corps et le sport est le meilleur moyen.

Mais pourquoi alors suis-je si révolté ?

● Cette Coupe du monde se joue en Argentine, état mondialement connu pour son régime d'oppression et de dictature. Près des terrains de foot, se trouve le centre de tortures de la « Gestapo » argentine : depuis deux ans des centaines d'hommes et de femmes ont subi les pires supplices. D'après les enquêtes d'Amnesty International, de la Ligue des Droits de l'homme, de la Commission Internationale des Juristes, environ 12.000 à 17 000 personnes sont détenues ou ont « disparus ». Depuis octobre 1975 de 6.000 à 8.000 Argentins ou étrangers ont été assassinés (DIAL D 426). Dans une récente conférence de presse la CIMADE parlait avec une sorte d'humour noir : « de l'autre équipe de France, actuellement en Argentine, celle qui est dans les prisons ». On dénombre en effet 11 détenus français et 9 disparus. Je me sens solidaire de cette « équipe ». La junte militaire a tout fait pour cette Coupe du monde afin de redorer son blason et se montrer sous un jour accueillant. Que ceux qui auront regardé les matches à la télé se souviennent de tous ceux qui là-bas en prison luttent pour leur liberté, qu'ils passent autant de temps à dénoncer les crimes de l'Etat argentin !

● Cette Coupe du monde a perdu son caractère de rencontre sportive.

Elle est un produit comme un autre de notre société de consommation. Elle devient le support, d'une entreprise de démobilisation, d'endormissement des travailleurs. L'Etat aime mieux voir les Français jouer au tiercé, et regarder ces matches. Le foot se vend bien : le nombre d'achats de postes de télé en couleur va augmenter. En Coupe d'Europe à Bastia les places oscillaient entre 100 et 300 F ! Le joueur est une idole. Est-ce encore du sport ?

● De tels rassemblements mondiaux ne poussent pas à la

découverte de la culture, de l'art, d'un autre pays. Ils sont malheureusement l'occasion d'augmenter le fanatisme, le nationalisme, le chauvinisme. Notre équipe est à mettre sur le même plan que le « Concorde » (elle s'est rendue sur place dans cet appareil) ou la centrale « Super Phenix ». Avec toutes ces réalisations on peut lancer de superbes « Cororico ». A la victoire de l'équipe de France sur le Brésil n'a-t-on pas entendu parler de « date historique ». Des millions de Français regardaient la victoire de notre équipe, sur leur petit écran, alors que dans la nuit clandestinement, le gouvernement français expulsait un avocat, pour le remettre à la justice de son pays. Si on osait expulser un étranger, joueur émérite d'un club, quel Français admettrait ce scandale !

● Enfin à la même époque, du 26 mai à la fin juin, une autre rencontre se tient à New-York. Elle ne se déroule pas sur un stade, elle n'a pour enjeu une coupe. Les représentants de tous les pays du monde, se rassemblent à l'O.N.U., pour une Session Spéciale afin de faire progresser le désarmement. Il sera question de « survie », d'arrêt de la course à la mort : 20 tonnes de TNT par habitant de la terre, bombe à fragmentation, bombes à neutrons, 5 milliards F/jour de dépenses militaires mondiales... Là aussi on utilise le terme « super » : non pas « super ambiance » « super joueur » mais possibilité de se « supertuer » (détruire le monde 4 à 5 fois de suite) avec des « mégamort » (un million de morts). Ne faudrait-il pas mieux se mobiliser et se passionner pour supprimer cette maladie de « la course aux armements » ?

Tâchons de nous « conscientiser », nous avec nos camarades de travail pour que le désarmement, la solidarité avec les opprimés passe avant la passion pour la Coupe du monde.

Le Mondial de foot en Argentine

Un Argentin

L'auteur de ces lignes est un prêtre Argentin qui est en France pour quelque temps.

Le onzième championnat du monde de football s'est tenu en Argentine, le cinquième pays sud-américain chargé de l'organiser.

Préparatifs...

C'est l'étape d'une préparation intense. *Le gouvernement* a qualifié l'événement d' « intérêt national ». Et pour son succès, on agrandit des stades, on renouvelle l'infrastructure hôtelière, on crée de nouvelles routes, la télévision en couleur, de nouvelles lignes téléphoniques, on améliore l'aéroport international de Ezeiza, etc ...

Il s'agit d'offrir aux « visiteurs » (sportifs ou touristes) les meilleures commodités et services ...

Pendant qu'à l'intérieur du pays on travaille à « toute vapeur » pour changer la « façade », à l'extérieur a commencé — d'abord de manière discrète, puis crescendo et maintenant fortissimo — la « campagne du boycott » : l'Argentine, ce pays ensanglanté, ce pays de la répression et de la mort, ne peut être le siège du Mondial.

On a beaucoup écrit à ce sujet, dans le pays comme au-delà des frontières. Nous voudrions donner ici quelques réactions dans le pays même.

Au niveau gouvernemental, le secrétaire d'Etat du Ministère de l'Economie, Jean ALERMANN, a dit : « L'organisation de la phase finale de la Coupe du Monde de football coûtera à l'Argentine 700 millions de dollars (34 milliards de francs) » ... Le Championnat du monde est une grave erreur que nous avons héritée du gouvernement antérieur ... Les aéroports et les routes resteront ; les autres constructions ne sont que des « éléphants blancs ». Nous aurons la télévision en couleur. Mais par ailleurs nous continuons d'avoir l'eau contaminée. Voilà les choses absurdes de l'Argentine » (« Le Monde » 7.2.78).

De son côté, le président de « Ente autarquico Mundial 78 », général MERLO, commente au sujet des « éléphants blancs » : « Si j'avais été au début de l'organisation de ce mondial, je n'aurais pas projeté le stade de Mar del Plata (cinquante mille places) ... Sur le plan économique, le Mundial représentera pour l'Argentine un déficit de 400 millions de dollars ».

Il est évident que c'est le peuple qui devra sortir les 700 millions de dollars, lourde charge pour plusieurs années. Quand on pense à cette somme monumentale, on ne peut que rêver aux « priorités » proclamées — en haut lieu : habitations, santé, éducation ...

La conclusion est que le Mundial, malgré les pertes gigantesques et les « éléphants blancs », doit avoir lieu, à n'importe quel prix, puisque c'est un « engagement » pris par le gouvernement antérieur !!!

Réactions...

Mais, *que pense le peuple ?* Celui des quartiers, etc ... Aucune enquête n'a été faite à ce sujet. Mais en parcourant les rues de Buenos Aires, on peut relever les remarques suivantes :

1. « C'est un honneur pour nous d'organiser le mondial ».

Il y a là un mélange de sentiment « patriotique » et de passion du football. L'espoir au demeurant de jouer un rôle, une possibilité de « triomphe », les Argentins étant organisateurs et « maîtres de maison ». D'où une réaction de mécontentement contre ceux qui prônent le boycott à l'extérieur : « Pour une fois que nous avons pu l'organiser, qu'ils ne viennent pas nous embêter ..., qu'ils nous laissent faire le Mundial en paix ... ». C'est, en plus, l'image et la sensation entretenue par les moyens de communication : presse, radio, télévision, etc ...

2. « Le Mondial va nous laisser des devises... »

C'est l'opinion surtout des commerçants dont les ventes ont baissé de façon sensible : l'ouvrier a perdu son pouvoir d'achat, et ne travaille plus que pour manger. L'arrivée de touristes pourrait permettre aux commerçants de se remettre à flots ... Ils pensent que les étrangers arriveront pleins de dollars.

3. « Et après le Mondial, qu'est-ce que nous en aurons de plus ? »

C'est un fait que les préparatifs d'infrastructure absorbent beaucoup de main-d'œuvre, à tous les niveaux. Mais que se passera-t-il, après juillet, demandent beaucoup d'ouvriers, d'industriels et de commerçants.

4. « Il aura lieu le Mondial ? »

Bien des gens, en raison de la situation politique du pays, se posent radicalement la question : ils pensent que les « extrémistes » peuvent faire « quelque chose ». Des commentaires courent à ce sujet ; des joueurs de la sélection (argentine) auraient reçu des lettres anonymes, les invitant à adhérer au boycott. Il est inutile d'ajouter ce que peuvent penser des mères, pères, fils, etc ..., souffrant dans leur propre famille le rude coup de la violence déchainée dans le pays.

Mais peu importe ce que peut penser le peuple. Seule importe la pensée des « sommités » militaires, qui, en dernière instance, jouent leur Mondial.

Ils le jouent pour « gagner ».

Ils veulent, en montrant une image falsifiée du pays, obtenir l'approbation internationale de leur politique de répression, de torture et de mort ; l'approbation de l'économie de « subsistance » dont souffre le peuple. (Quelqu'un dit de façon humoristique : « Me voici arrivé au dernier trou de ma ceinture ... »).

L'« Equipe militaire » a besoin de ce Mondial pour sa propre survie. Il n'y aura pas peut-être des tanks dans les rues et à l'entrée des stades (il serait ingénu de le penser). Il y aura certainement beaucoup de « joueurs », avec leur équipe vert-olive, et bien armés pour gagner ce Mondial « politique ».

En terminant, il est permis de se demander : « Comment l'opinion mondiale jouera cette partie ? ... Se fera-t-elle mettre un « but » par l'Equipe Militaire argentine ? »

Numéros disponibles

- n° 58 : Expression de la région Midi-Pyrénées (Pierre Derouet). L'Évangile de Jean (Jean Vinatier).
- n° 60 : Des prêtres-ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et d'Afrique Noire (août 76) — La visite des mages (Pierre Derouet).
- n° 61 : Lettre à Khélifa (Bernard Hanrot) — Sur le marxisme comme science et sur la foi (II) (Jean-Marie Ploux).
- n° 62 : Assemblée générale de l'Association, 27-28 novembre 76.
- n° 63 : Atelier équipes urbaines au travail et en paroisse — Sur le marxisme et sur la foi (III) (Jean-Marie Ploux).
- n° 64 : Les prières de la Bible interrogent nos prières (René Salaün) — La prière, temps de Désir (Hervé Bienfait) — Résurrection de la prière (Jean Vinatier).
- n° 65 : Épuisé : (Tiré à part) : Une Église pour un temps de mutation (Jean Bréhéret).
- n° 66 : Les Gueux (Cl. Simon) — Invités à la fête (D. Chautard) — Un million et partez (Atelier Emigrés).
- n° 67 : J'agis, je prie, c'est tout un (Cl. Degaraby) — Incroyance, Foi chrétienne, témoignage et vocation (René Salaün) — Des livres pour la Mission.
- n° 68 : Le Monde de la Santé (Philippe Deschamps) — Confrontation : Équipe de France - Équipes Tiers-Monde (Août 77) (Fr. Corenwinder, G. Couvreur, J. Rémond).
- n° 69 : 1^{er} mai (Francis Vico) — Vivre selon l'Esprit (Marcel Massard) — Perspectives de développement (Pierre Judet).